

Marcelle Laplace

Des Armes et des Mots Reflets Contrastés de l’Ancienne Athènes dans le Roman de Chariton d’Aphrodisias

Summary – Whether the novel relies on historiography, or adapts it, or transforms it, Athenians’ military greatness does not exist any more. But Athenians’ oratory is not confined to its failings or its caricatures. In a Platonic drama where the tyrant of Agrigentum embodies the longing for honour and Theron the longing for gain, the punishment of Athenians’ greedy disparager is accomplished by means of a ‘sophism’ of ‘the divine demiurge’. Then, resorting to a stratagem personified by ‘the *stratègos* Bias of Priene’, the divine providence destroys Dionysius’ happiness based on ignorance, and allows the Asiatic satrap of Caria, Mithridates, to make truth winning owing to his brilliant oratory by Euripides’ theatricality.

« Les Athéniens doivent-ils davantage de renom à la guerre ou au savoir artistique ? » Sous ce titre a été transmise une conférence de Plutarque, où l’auteur exalte les hommes d’action, parmi lesquels Thémistocle,¹ et où il déprécie les hommes de représentation, raillant même la futilité des poètes de tragédies et des orateurs, fabricants d’illusions ou vétillieux ciseleurs de phrases.² L’image de l’Athènes d’autrefois reflétée dans le roman de Chariton offre, d’emblée, une dissymétrie contraire entre action et parole. Athènes est la cité que les Syracusains commandés par Hermocrate ont vaincue durant la guerre du Péloponnèse. Mais les Athéniens sont réputés être redoutables par leur goût des dénonciations et des procès. Cette double caractérisation ne représente pourtant pas toute l’image d’Athènes dans le roman. Peut-être tient-elle, d’un certain point de vue, de l’antiphrase,³ en figurant l’envers négatif des choix esthétiques du romancier.⁴ Je voudrais en effet montrer que les retournements de l’action dramatique

¹ § 1, 345 c ; 5, 348c ; 7, 349c/d.

² § 5/6, 348d–349b ; 8, 350b.

³ Sur l’aspect rhétorique et paradoxal des représentations respectives de Syracuse et d’Athènes dans le roman, cf. aussi M. Laplace, « Le roman de Chariton et la tradition de l’éloquence et de la rhétorique : constitution d’un discours panégyrique », RhM 140 (1997), 58/59.

⁴ Elle représente, d’autre part, le point de départ symbolique d’un nouvel ordre du monde où, à l’empire d’Alexandre de Macédoine, succédera celui de Rome : cf. M. Laplace,

aboutissant au triomphe de la vérité et de la justice empruntent des schémas à des écrivains athéniens contemporains de la guerre du Péloponnèse, Euripide, Aristophane, Platon. Le « roublard » dont le discours mensonger et malhonnête reçoit un démenti est, chez Chariton, plus durement puni que l'est l'apprenti sophiste pour ses bouffonneries malhonnêtes dans les Nuées d'Aristophane, car les Nuées sont remplacées par « le dieu démiurge » platonicien, tandis que le « sophisme » acquiert la dignité morale d'une ruse de l'Intelligence divine. Ensuite, un autre jeu savant de la Providence divine provoque, après une progression de l'intrigue discrètement influencée par un schéma dramatique d'Euripide, la transformation d'un autre motif dramatique d'Euripide, d'où procède une imitation éclatante de sa théâtralité, à travers laquelle Chariton défend, par personnage interposé, l'honneur de la Carie contre le dédain atticiste.

(I.) Le déclin du prestige militaire d'Athènes

Dans cette fiction, le prestige militaire d'Athènes s'estompe en raison de la célébration de Syracuse, alliée de Sparte dans la guerre du Péloponnèse, mais aussi parce que, dans les autres références au passé de la Grèce, les victoires jadis glorifiées par l'éloquence athénienne ne valent que comme moyen terme dans une démonstration de la supériorité syracusaine,⁵ alors que l'héroïsme des Spartiates est érigé en modèle, et parce que des actions illustres d'Athéniens d'époques diverses deviennent, après une adaptation ou une transformation, des exploits du genre d'Hermocrate ou des avantages attribuables à sa fille.

Le récit s'ouvre par la présentation du « fameux stratège syracusain, le vainqueur des Athéniens, dont la fille Callirhoé ... était le joyau de toute la Sicile » (1, 1, 2). Quand l'époux de Callirhoé, Chairéas, au cours de ses aventures, propose ses services au roi d'Égypte en rébellion contre le Perse, il se prévaut du haut fait de son beau-père : « 'Peut-être as-tu entendu parler d'un certain Hermocrate, le stratège qui a battu les Athéniens sur mer ?' »⁶ ... Il n'était pas un peuple, en effet, qui ne fût informé de l'infortune des Athéniens, de leur infortune dans la guerre de Sicile », commente Chariton (7, 2, 3/4). Comme Chairéas réussit à prendre Tyr, jusque là imprenable,⁷ le roi d'Égypte le traite en héritier d'Hermocrate pour l'art militaire : « Vous, les Syracusains, vous avez même battu les Athéniens sur mer. Aujourd'hui, tu as à lutter contre les Perses, qui ont

« Les légendes troyennes dans le 'roman' de Chariton », REG 93 (1980), 121 – 125 ; Ead. RhM 140 (1997), 60 – 62 ; et infra, pp. 55/56 et 85.

⁵ Cf. Laplace, RhM 140 (1997), 57/58.

⁶ En 3, 10, 8, Callirhoé se rappelle cette supériorité comme constitutive de l'identité de sa famille.

⁷ 7, 2, 6 – 3, 1 ; 4, 3 – 10.

été vaincus par les Athéniens ... Imite ton beau-père Hermocrate sur mer » (7, 5, 7/8). À Babylone, Callirhoé exprime sa fierté de Syracusaine dans un raisonnement analogue : « Chairéas ... est le premier d'une cité que ne vainquirent pas même les Athéniens qui, à Marathon et à Salamine, ont remporté la victoire sur le grand Roi » (6, 7, 10). Conformément à cette logique, Chairéas triomphe des Perses sur mer ; il s'empare même de l'île d'Arados où le grand Roi a regroupé les membres de son palais et ses trésors, et où il retrouve, aux côtés de la Reine perse, Callirhoé (7, 6–8, 1). Aussi le succès du retour surpasse-t-il tous les exemples du passé de la Grèce : « Le port avait le même aspect qu'après la bataille navale contre les Athéniens ; ces trières aussi revenaient de la guerre, le grand pavais hissé, et elles avaient eu un Syracusain pour stratège » ; mais elles étaient chargées de « la richesse du grand Roi » (8, 6, 10/11). « De sorte que la cité entière fut remplie, non pas, comme précédemment, à la suite de la guerre sicilienne, de la pauvreté attique, mais, fait le plus extraordinaire, en pleine paix, du butin pris sur les Mèdes » (8, 6, 12).

La cité magnifiée dans les discours des orateurs athéniens des V^e et IV^e siècles pour avoir « triomphé de la richesse des Perses » (Dém. Phil. 3, 36), est ainsi remplacée par Syracuse,⁸ dont le prestige militaire s'accompagne d'un afflux de richesses et, en outre, d'une réconciliation avec le grand Roi réalisée à l'initiative de Callirhoé (8, 3, 6–4, 3). Celle-ci restaure une amitié dont le mérite premier revient à Hermocrate. Dionysios, « ami du grand Roi », en témoigne quand il fait la leçon à l'administrateur de ses biens : « Ne sais-tu pas qu'Hermocrate, le stratège de la puissante Sicile, est une figure majestueuse à laquelle le grand Roi voue admiration et amitié, et à laquelle il envoie chaque année des présents, parce qu'il a battu sur mer les Athéniens, ennemis des Perses ? » (2, 6, 3).

Pourtant, l'intention de Chariton de se référer à l'art dont Thémistocle est le symbole, en effaçant son renom, est discernable à l'occasion de la prise de Tyr. Parmi les mercenaires grecs, Chairéas a choisi trois cents Péloponnésiens et Siciliens : « Moi aussi, leur dit-il, je suis Grec, Syracusain, Dorien de naissance ... Aux Thermopyles, ce sont des Grecs en même nombre que vous qui ont résisté à Xerxès ... À l'avenir, ... tout le monde vous célébrera, tels les trois cents compagnons d'Othryadès⁹ et ceux de Léonidas¹⁰ » (7, 3, 8–11). Mais le modèle

⁸ Cf. Laplace, RhM 140 (1997), 53–58.

⁹ J'adopte cette correction de d'Orville (éditée par G. Molinié, Paris, 1979, mais non par B. P. Reardon, Munich-Leipzig 2004), qui remplace Μιθριδῶτου, transmis par le ms. Sur Othryadès, cf. Hdt. 1, 82 ; Isocr. Archidamos, 99 ; A. P. 7, 431 (Anonyme ou Simonide) ; 7, 430 (Dioscoride) ; Sénèque le Rhéteur, Suasores, 2, 2 et 16 ; Lucien, Contempl. 24.

¹⁰ Cf. Hdt. 7, 204–224 ; A. P. 7, 437 (Phaennos). De fait, aux Égyptiens, la lutte est presque impossible (7, 3, 2/3), comme aux Grecs rassemblés aux Thermopyles (Hdt. 7, 207). Et la

vaut essentiellement pour l'exaltation de l'héroïsme. Car, loin de périr avec sa troupe, comme Léonidas victime d'indications fournies à l'ennemi (Hdt. 7, 213/214), Chairéas pénètre dans Tyr par ruse. Il se fait ouvrir les portes de la ville en déclarant qu'ils sont des mercenaires grecs transfuges des rangs égyptiens, menacés par eux, et désireux de se venger avec les Tyriens de leur ennemi commun (7, 4, 5/6). Bien qu'il invoque Léonidas, le gendre d'Hermocrate recourt donc avec bonheur à la ruse, à l'instar de ce que fit Thémistocle pour la décision, la tactique et la victoire du combat de Salamine (Hdt. 8, 75–86).¹¹

D'autre part, l'engagement de Chairéas auprès des Egyptiens rappelle celui d'un général athénien du siècle suivant, dont le nom est laissé dans l'ombre, Chabrias. Ce dernier se mit, à la tête de mercenaires grecs, au service du pharaon Akoris, et commanda victorieusement les troupes égyptiennes dans la guerre contre les Perses de 385–383 a. C., puis, sous l'autorité du pharaon Nektanebis, dirigea la flotte, lorsque les Egyptiens partirent reprendre la Phénicie (361/360 a. C.).¹² Le prestige de cet Athénien subsista jusqu'à l'empire romain, puisque Strabon indique, près de Péluse, « le fort dit de Chabrias » (16, 2, 33),¹³ et vers Memphis, « le village dit de Chabrias » (17, 1, 22).¹⁴ Chez Chariton, son action guerrière sert de modèle, mais son nom est oublié.¹⁵

Dans cette fiction construite à partir de l'antagonisme de la guerre du Péloponnèse, le nom même de Chairéas est un transfuge. Car Thucydide et Diodore de Sicile mentionnent un certain « Chairéas, fils d'Archestratos » dans les opérations qui, après le désastre de Sicile, opposèrent Athènes à Lacédémone dans les cités du rivage d'Asie et les îles proches. Cet Athénien est l'un des chefs de la Paralienne stationnée à Samos (Thc. 8, 74 ; 8, 86, 3), l'un des stratèges qui, ensuite, en 410 a. C., combattirent contre Cyzique pour la ramener dans l'alliance athénienne (Diod. Sic. 13, 39–51). Affecté au camp opposé, le personnage ro-

surprise des gardes tyriens devant le petit nombre des mercenaires (7, 4, 3/4) est semblable à celle du cavalier envoyé en observation par Xerxès (Hdt. 7, 208). Sur Othryadès et Léonidas : Plut. Parallela min. 306 a/b et d ; Lucien, Rhet. praec. 18.

¹¹ Pour une autre conduite de ruse de Chairéas, cf. 8, 2, 4–7 (à l'instigation de Callirhoé), et Laplace, RhM 140 (1997), 52.

¹² Cf. Diod. Sic. Bibl. hist. 15, 29, 1/2 ; et F. K. Kienitz, Die politische Geschichte Ägyptens vom 7. bis zum 4. Jahrhundert vor der Zeitenwende, Berlin 1953, 84/85 ; 89 ; 96/97. Sur l'utilisation de cet événement historique par Chariton : P. Salmon, « Chariton d'Aphrodisias et la révolte égyptienne de 360 avant J.-C. », Chronique d'Égypte 36, 1961, 365–376. Sur le caractère exemplaire de ces succès militaires chez Isocrate et Aristote : Laplace, RhM 149 (1997), 48–50. Sur Platon défenseur de Chabrias : D. Laërce, V. Ph. 3, 23/24.

¹³ Cf. aussi Pline, N. H. 5, 68.

¹⁴ Memphis et Péluse sont dans le roman les bases de la révolte égyptienne (6, 8, 2).

¹⁵ Chez Isocrate, son nom n'est pas non plus mentionné, sans doute pour des raisons de circonstance politique.

manesque appelé Chairéas est ainsi susceptible de recevoir certains traits du personnage d'Alcibiade.

Alcibiade est cité seulement pour sa beauté, reproduite par les sculpteurs et les peintres, que celle de Chairéas est dite égaler (1, 1, 3). Toutefois, l'organisation du monde qui se dessine à la fin du roman, et établit l'alliance des Syracusains, Doriens d'Occident, avec des Ioniens d'Asie et avec le Roi de Perse (8, 4/5), correspond à celle qu'Alcibiade réussit, au moins formellement et temporairement, quand, après son expédition interrompue contre la Sicile, il eut gagné le Péloponnèse, et fut passé dans le camp adverse (Thc. 6, 61, 4–7). À Lacédémone, en effet, « il convainquit tous les éphores » qu'« il serait beau de provoquer la défection de l'Ionie et de donner aux Lacédémoniens l'alliance du grand Roi » (Thc. 8, 12, 2/3). Et il contribua, par son expédition navale en compagnie du Lacédémonien Chalcideus, à la sécession de Milet, et à la conclusion d'un traité d'alliance entre Lacédémone et le représentant du grand Roi, Tissapherne (Thc. 8, 17/18).¹⁶ Dans le roman, pareille alliance n'est cependant pas fondée sur la rancune et la trahison, mais sur la réconciliation ; car elle dépend des puissances de l'amour.

Les péripéties sont mises en contraste avec l'épisode légendaire de la lutte de Thésée favorisée par l'amour. Chairéas, mari jaloux, victime d'un complot des anciens prétendants de Callirhoé, a, dans un accès de colère, frappé si violemment sa jeune épouse qu'elle s'est évanouie, comme morte, et a été inhumée (1, 2–6). Des brigands vinrent piller la tombe, et découvrirent que la morte était vivante, qu'elle constituait un butin fort précieux ; ils la vendirent en Ionie à l'administrateur de Dionysios, grand dignitaire de Milet (1, 7–14). Aussi Chairéas trouve-t-il la sépulture ouverte et vide quand, le lendemain, il y retourne (3, 3, 1–3) : « Les yeux au ciel et les mains levées, il dit : 'Quel est donc le dieu qui, devenu mon rival en amour, a emmené Callirhoé et la détient auprès de lui malgré elle, par la force d'un destin supérieur ? ... C'est ainsi qu'Ariane fut enlevée à Thésée par Dionysos' » (3, 3, 4/5). Le jeu paronymique entre le nom de l'époux d'Ariane et celui du dignitaire de Milet ne saurait être fortuit. Il renforce l'ironie du retournement final, après le bonheur de rêve vécu par Diony-

¹⁶ Mais ensuite, « comme Alcibiade était suspect aux Péloponnésiens, et ... qu'ils avaient donné l'ordre de le tuer ..., pris de peur, il se retira auprès de Tissapherne, puis il s'employa de son mieux à compromettre les rapports des Péloponnésiens avec le Perse ». Au Perse, il expliqua dès lors qu'en fait d'association avec son empire, Athènes, qui était plus tournée vers la mer que vers la terre, « présentait plus d'avantages pour la guerre » (Thc. 8, 45, 1–46, 3). Thucydide mentionne alors le désir d'Hermocrate de participer, en Ionie, « à la chute finale d'Athènes » (8, 26, 1), puis son opposition aux tentatives de Tissapherne, influencé par Alcibiade, de saper, par la réduction de la solde des mercenaires, l'alliance entre Lacédémone et la Perse (8, 29, 1/2 ; 78, 84 ; 85, 2/3).

sios. Car Callirhoé accepte d'épouser Dionysios, parce qu'à son tour, elle croit Chairéas mort, et qu'étant enceinte de lui, elle veut donner un père à leur fils.¹⁷ Et même après avoir été confronté, à Babylone, à Chairéas vivant, Dionysios s'imagine pouvoir conserver Callirhoé, grâce à la guerre déclenchée entre l'Égypte et la Perse : « Il est alors possédé par l'espoir vain qu'en se montrant utile dans cette guerre, il recevra du grand Roi, pour prix de sa bravoure, son épouse » Callirhoé (6, 9, 3). Par ruse, en partant à la guerre, il a, en outre, chargé l'un des siens « d'annoncer à Chairéas que le Roi ..., pour s'assurer sa loyauté et son dévouement, lui avait accordé Callirhoé » (8, 1, 4). De fait, dans cette guerre où, finalement, la cavalerie perse mit en déroute les fantassins égyptiens, « Dionysios accomplit un exploit admirable » : obtenant le commandement de cinq mille cavaliers d'élite, il fit, en une nuit, « beaucoup de prisonniers et encore davantage de tués. Le roi d'Égypte, pris vivant, se transperça la gorge et Dionysios apporta sa tête au grand Roi » (7, 5, 12–14). Artaxerxès, traitant Dionysios en « bienfaiteur de (sa) maison », déclare lui accorder « le présent le plus plaisant ..., Callirhoé pour épouse » (7, 5, 15). Mais Callirhoé se trouve à Arados. Et elle va rentrer à Syracuse avec Chairéas, après avoir fait transmettre à Dionysios une lettre où elle le nomme son « bienfaiteur », et non plus son « mari » (8, 5, 13/14). Malgré la paronymie avec Dionysos, le dignitaire de Milet ne bénéficie pas du privilège du dieu. Grâce à la volonté d'une déesse souvent complice de Dionysos, Chairéas n'abandonne pas Callirhoé à Arados : « La Fortune était sur le point de réaliser une action non seulement paradoxale, mais triste, en faisant que Chairéas, ignorant qu'il détenait Callirhoé, parte en embarquant sur ses trières les femmes d'autrui, et laisse la sienne seule, non pas, telle Ariane endormie, non pas à Dionysos pour époux, mais comme butin à ses propres ennemis. Mais Aphrodite empêcha cette horreur » (8, 1, 2/3). Chairéas, qui s'est montré digne d'Hermocrate, est plus favorisé par Aphrodite que le fut Thésée, « le fondateur d'Athènes ».¹⁸ Le récit de l'arrivée en vue de Syracuse contraste avec celui du retour de Crète du héros athénien qui, auparavant, fut néanmoins protégé par Aphrodite. Lorsque Thésée, avec les autres jeunes gens exigés en tribut par Minos, vint au Delphinion, avant le départ, adresser des supplications à Apollon, « le dieu, écrit Plutarque, lui ordonna par un oracle de prendre Aphrodite pour guide et de la prier de l'accompagner dans son voyage » (V. Thésée 18, 3). En effet, « Ariane, s'étant éprise de lui, ... lui apprit le moyen de venir à bout des détours du labyrinthe ; il tua le Minotaure et repartit en emmenant Ariane et les jeunes gens » (V. Thésée, 19, 1). Mais Thésée ne rentre

¹⁷ Cf. 2, 8, 4–3, 2, 17 ; 3, 7, 4–4, 1, 12.

¹⁸ Ainsi le désigne Plutarque dans le parallèle avec Romulus, le « père de Rome » : V. Thésée, 1, 5.

pas à Athènes avec Ariane. La tradition évoquée par Chairéas est celle qui est figurée en peinture dans le sanctuaire de Dionysos à Athènes : « Ariane endormie, Thésée reprenant la mer, Dionysos arrivant pour enlever Ariane » (Pausanias, 1, 20, 3).¹⁹ Quoi qu'il en soit d'Ariane, morte à Chypre²⁰ ou à Naxos, ou épousée par Dionysos,²¹ « à l'approche de l'Attique, Thésée lui-même oublia, et son pilote aussi oublia, sous l'effet de la joie, de hisser la voile (blanche) qui devait avertir Egée de leur salut. Egée, désespéré, se jeta du haut d'un rocher et se tua » (V. Thésée, 22, 1). Lorsque Thésée débarque, la ville est partagée entre les manifestations de joie et les lamentations de deuil (V. Thésée, 22, 2–4). À l'étourderie des Athéniens et de leur héros, Chariton oppose, de la part de l'époux de Callirhoé,²² le jeu d'une mise en scène énigmatique. Pour l'arrivée à Syracuse, Chairéas « a ordonné aux chefs des trières de hisser le grand pavois sur leurs trières » et de se regrouper pour avancer sur « la mer calme » (8, 6, 2). À la vue de trières, des Syracusains avertissent Hermocrate (8, 6, 3). « Celui-ci accourut ... jusqu'à la mer et dépêcha un bateau ... à la rencontre des arrivants », pour s'informer de leur identité (8, 6, 3/4). Chairéas fit répondre par un Egyptien : « Nous sommes des marchands qui arrivons d'Égypte, porteurs de cargaisons qui réjouiront les Syracusains » (8, 6, 4). Méfiants, les Syracusains ne permettent l'accostage que d'un seul navire » (8, 6, 4). « La première trière à entrer dans le port fut donc celle de Chairéas. Sur le pont, il y avait une cabine recouverte de tentures de Babylone ... La foule regardait la cabine ... Chacun essayait de deviner (ἐμαντεύετο), mais on conjecturait (εἰκάζον) tout sauf la vérité ; car il était incroyable, puisqu'on avait véritablement appris que Chairéas était mort, de l'imaginer accoster ici, vivant, au milieu d'une telle somptuosité » (8, 6, 5/7). « Soudain, les tentures s'écartèrent, et Callirhoé apparut, étendue sur un lit en or ..., vêtue de pourpre tyrienne ; Chairéas était installé à ses côtés, avec les insignes de stratège » (8, 6, 7). Ce furent la stupéfaction et l'éblouissement. « Et tous de verser des larmes de joie » (8, 6, 8).

¹⁹ Cf. aussi le poème épique de Théolytos de Méthymne cité par Athénée, 7, 206a ; Pausanias, 10, 29, 4.

²⁰ Plutarque signale une version particulière du retour de Thésée : « Il fut jeté à Chypre par la tempête, ayant avec lui Ariane, qui était enceinte ; comme elle était indisposée par le mal de mer ..., il la fit débarquer seule ; et lui-même, en voulant sauver son vaisseau, fut de nouveau emporté loin du rivage vers la haute mer, et ne put revenir qu'après la mort d'Ariane » (V. Thésée, 20, 4–6).

²¹ Cf. Catulle, 64, 251–253 ; Plut. V. Thésée, 20.

²² Chairéas, malgré son habit, n'est plus en fonction de chef militaire. Ainsi que le remarque R. L. Hunter, « History and Historicity in the Romance of Chariton », ANRW 2, 34, 2 (1994), 1079, après ses retrouvailles avec Callirhoé, il lui accorde toute son attention ; en effet, alors que retentissaient « chants de victoire et de mariage », « il a confié tout le commandement à Polycharme » (8, 1, 12/13).

Le retour de Chairéas, plus heureux que celui de Thésée, évoque la figure d'Arès avec Aphrodite. En effet, « les femmes trouvèrent Callirhoé encore embellie, de sorte qu'on eût véritablement dit qu'elles voyaient en elle Aphrodite sortant des flots » (8, 6, 11).²³ L'image du fondateur d'Athènes est effacée. Mais Chairéas n'est lui-même qu'un intermédiaire entre deux époques, deux mondes. Il le signifie en conclusion du récit public de ses aventures, devant les Syracusains : « Il viendra d'Ionie une autre flotte qui vous appartiendra ; elle sera conduite par le descendant d'Hermocrate » (8, 8, 11).²⁴ C'est la figure d'Aphrodite, non d'Athéna, qui détermine ce nouvel ordre politique pacifié.²⁵

Les écrivains de la cité d'Athéna demeurent cependant des références et des inspireurs, quels qu'aient été, dans cette cité, les défauts des discours à but pratique, militaire ou judiciaire.

(II.) « Le dieu créateur » platonicien et les succès, au bénéfice des Syracusains, de la raison et de la justice humaines

Dans le roman, tandis que la déraison du discours athénien dans la conduite de la guerre du Péloponnèse est implicitement signifiée, la réduction de l'éloquence des Athéniens à une parole inquisitoriale et procédurière est indirectement condamnée, selon le schéma d'un « drame » platonicien, à travers le châtement d'un individu « roublard », dénigreur des Athéniens.

(1.) Le souvenir de Brasidas

La dépréciation de l'éloquence militaire athénienne est discernable lorsqu'est honoré le nom de Brasidas. Ce Lacédémonien fut, en 429 et 427 a. C., le conseiller des opérations navales des Péloponnésiens en mer Ionienne (Diod. Sic. Bibl. hist. 12, 43, 2), et le stratège qui, en 423 a. C., se fit livrer Amphipolis par ses habitants (Thc. 4, 105/106), puis, l'année suivante, la défendit contre l'Athénien Cléon (Thc. 5, 6–10). Autant que l'adversaire de Cléon dans l'action guerrière, Brasidas apparaît, selon l'historiographie, être son opposé pour la

²³ Dans la version, rapportée par Plutarque, selon laquelle Thésée revint à Chypre après la mort d'Ariane, « les habitants d'Amathonte appellent le bois sacré où l'on montre son tombeau le bois d'Ariane-Aphrodite » (V. Thésée, 20, 7). Dans le roman de Xénophon d'Ephèse, les figures d'Aphrodite et d'« Arès non armé » sont brodées sur le baldaquin du lit nuptial d'Habrocomès et Anthéia (1, 8, 2/3).

²⁴ Cf. aussi 8, 4, 6 : lettre de Callirhoé à Dionysios.

²⁵ Cf. Laplace, REG 93 (1980), 120–124 ; et C. Connors, « Chariton's Syracuse and its histories of empire », in M. Paschalis et St. Frangoulidis (éds), *Ancient Narrative. Supplementum 1*, Groningen (2002), 12–26. Le lien entre Achille, auquel Chairéas est comparé pour sa beauté (1, 1, 3), et Enée, auquel j'identifie le fils de Callirhoé et de Chairéas, lequel est déclaré être « le portrait » de son père (3, 8, 7), est exprimé par Virgile, En. 6, 89/90 : « Un autre Achille déjà est né pour le Latium, fils lui aussi d'une déesse ».

justesse de ses paroles. Thucydide montre le talent de ses discours, qu'ils soient d'ordre politique ou militaire (Thc. 4, 84–88 et 126 ; 5, 9), et il loue sa « modération » (Thc. 4, 81, 2 ; 108, 2). « Le mérite et l'intelligence, dit-il, dont Brasidas avait fait preuve, soit qu'on les eût appréciés directement, soit qu'on les connût par ouï-dire, contribuèrent particulièrement à donner aux alliés d'Athènes de l'empressement pour Sparte » (Thc. 4, 81, 2). Dans le roman, le souvenir de cette figure antithétique de Cléon²⁶ intervient au moment décisif où la victoire militaire et amoureuse de Chairéas, qui pourrait se retourner en son contraire, se transforme en une victoire définitive et amplifiée. Ayant retrouvé Callirhoé à Arados, Chairéas a, sans révéler la vérité, ordonné d'appareiller pour Chypre, parce qu'il a appris que le roi d'Égypte était mort, et que le Perse l'emportait sur tout le continent (8, 1–7). À Chypre, il sonde les intentions de ses soldats pour la suite. Après un temps de silence, raconte Chariton, « un Lacédémonien, parent de Brasidas », prit la parole, et déclara que, « pour fuir le Roi, ils disposaient 'de la mer et des trières : ces deux avantages, dit-il, permettent d'atteindre la Sicile, Syracuse, où nous ne saurions craindre ni les Perses, ni même les Athéniens'. Tous approuvèrent ce discours » (8, 2, 12/13).²⁷ Même si Chariton ne nomme pas Cléon, le démagogue raillé par Aristophane, et tué, comme Brasidas, à Amphipolis (Thc. 5, 10, 9–11 ; Aristph. Paix, 269–282), l'hommage rendu à l'adversaire lacédémonien indique que l'insistance sur l'échec militaire athénien s'accompagne d'une condamnation implicite de l'éloquence qui en fut responsable.

(2.) Le châtement de Théron, dénigreur des Athéniens : une figure d'un « drame » platonicien

La caractérisation négative du discours athénien à visée judiciaire s'accorde avec des moqueries d'Aristophane,²⁸ parce qu'elle est caricaturale. Elle est formulée par un personnage qui est un faussaire, « un certain Théron, un individu roublard (πανούργος),²⁹ que la malhonnêteté (ἀδικία) faisait sillonner la mer et disposer de brigands embusqués au mouillage dans les ports, sous couvert de faire du transport, un chef de bande de pirates » (1, 7, 1). Ce contrebandier est issu du dédoublement d'un Sicilien célèbre, honoré, notamment, par Pindare : le tyran d'Agrigente Théron. Car dans le roman, le geste sacrilège, mais bénéfique, de Théron – l'ouverture de la tombe de Callirhoé – contrecarre les effets funestes de la machination du « tyran d'Agrigente » (1, 2, 4), prétendant dépité contre

²⁶ Pour Cléon, cf. Thc. 4, 22 ; 27/28 ; 39 ; Aristph. Paix, 639–648 ; Arist. C. Ath. 28, 3.

²⁷ Plutarque, Reg. et imp. apophtegmatata, 207 f, indique que l'un des descendants directs de Brasidas vivait encore à l'époque d'Auguste.

²⁸ Cf. la dénonciation de certains travers athéniens : Nuées, 1003/1004 ; Guêpes ; Ois. 40/41.

²⁹ Cf. aussi 3, 3, 12.

le gendre d'Hermocrate.³⁰ Ce dédoublement, indiqué par l'onomastique, est organisé selon des parallélismes, des complémentarités et des différences qui mettent en valeur le dessein divin de toute l'aventure, en particulier du châtiement du fraudeur Théron.

L'effectivité des deux entreprises, de l'Agrigentin et de Théron, repose sur la parole trompeuse.

Les prétendants évincés ressentent le mariage de Callirhoé avec Chairéas comme un « outrage » (1, 2, 1/2 : ὕβριν). Guidés par l'Envie (1, 1, 1 : ὁ Φθόνος), ils décident de se venger. Alors que le fils du tyran de Rhégium propose de tuer Chairéas, le tyran d'Agrigente s'y oppose (1, 2, 2–4). « Il vaut mieux, dit-il, user d'astuce (τέχνης) ; et de fait, nos tyrannies, nous les acquérons par la roublardise (πανουργία) plutôt que par la force » (1, 2, 4/5).³¹ Il promet de susciter en Chairéas la « Jalousie (Ζηλοτυπία) qui, alliée à l'Amour, accomplira un grand mal » (1, 2, 5). L'échec de sa première tentative, où n'étaient utilisés que des objets, « signes » muets d'une partie de plaisir déposés devant le domicile de Callirhoé et de Chairéas, une nuit où ce dernier était absent (1, 3), est suivi d'une mise en scène fondée sur la parole. « Il avait un parasite beau parleur et rempli des grâces de la conversation. Il lui ordonna de jouer l'amoureux » et de séduire la favorite de Callirhoé (1, 4, 1). Puis « le créateur de cette intrigue dramatique (ὁ δημιουργὸς τοῦ δράματος) découvrit un second acteur ..., un individu roublard et d'un bavardage digne de confiance » (1, 4, 2/3), chargé de calomnier Callirhoé³² en rendant Chairéas d'une curiosité perverse, mentale, auditive et visuelle. Assurant vouloir l'entretenir, par affection, de « grandes affaires importantes pour (sa) vie entière », « l'individu emplit son âme ... de tracas (πολυπραγμοσύνης) » (1, 4, 3/4). Pressé de parler, il affirme à Chairéas qu'il est publiquement déshonoré par l'adultère de son épouse, et se déclare « prêt à (lui) donner à voir l'adultère pris sur le fait » (1, 4, 5/6). Chairéas n'a de voix que pour demander « l'infortunée faveur d'être le témoin visuel de (ses) maux » (1, 4, 7). Docile à « ce calomniateur (διάβολος) organisateur de la scène », il fait dire à Callirhoé qu'il part à la campagne (1, 4, 8) ; et, le soir venu, « il vient faire le guet (κατασκοπήν) » : il voit l'homme qui est, en réalité, le séducteur de la servante de

³⁰ Pour l'allusion à Pindare, cf. d'autre part l'emploi, par les prétendants, de métaphores empruntées aux concours athlétiques (1, 2, 2–4). Chariton compose un discours panégyrique où le « prix » est décerné par les puissances de l'amour : cf. Laplace, RhM 140 (1997), 47/48.

³¹ Cette affirmation s'écarte de la définition, chez Platon, de « l'injustice la plus achevée ..., la tyrannie qui dérobe en grand ce qui appartient à autrui à la fois par la dissimulation (λάθρα) et par la force » (Rép. 1, 344a) (pour cette double formulation, cf. aussi Lois, 10, 885b).

³² Il est caractérisé comme Cléon chez Aristophane : « Roublard (πανούργος) ..., bavard (λάλος), sycophante » (Paix, 652/653).

Callirhoé, introduit par elle dans la maison ; quand « il se précipite pour prendre l'adultère sur le fait », l'homme a disparu (1, 4, 9–11). Sans même un mot de reproche à Callirhoé qui accourait à sa rencontre, « dominé par la colère », il lui lance un coup de pied si violent qu'elle tombe inanimée, semble morte (1, 4, 11–5, 1), et reçoit des funérailles (1, 6, 2–5). Tel est l'effet de la vengeance de l'Agrirentin,³³ le tyran mû par l'Envie en tant que désir d'honneur.

C'est l'Envie en tant que désir de richesses qui tenaille Théron après qu'il a assisté aux funérailles de Callirhoé. Car, alors, « il avait l'œil (ἐπωφθάμισε) sur l'or » (1, 7, 1).³⁴ Cette représentation est l'envers burlesque des éloges prodigués par Pindare à Théron d'Agriente, « observateur (ὄπι) rigoureux de l'hospitalité », dont les ancêtres furent « l'œil (ὄφθαλμός) de la Sicile », eux à qui « le temps et le destin apportèrent richesse et faveur pour leurs nobles vertus » (Ol. 2, 6–12).³⁵ Le temps et le destin préparent au hors-la-loi Théron une mort ignominieuse, par crucifixion (3, 4, 18).

La nuit, la vue de l'or l'obsède : « Moi, se dit-il, je prends des risques ... en tuant des vivants pour de faibles prises, alors qu'une seule morte peut rendre riche ? Les dés en soient jetés ! Je ne négligerai pas ce gain (κέρδος) » (1, 7, 1).³⁶ En effet, lors de l'ouverture de la sépulture, l'esprit de cet « homme habile (δεινός) » se laisse conduire par l'attrait du gain : « D'abord, il décida de tuer la femme, estimant qu'elle serait un obstacle pour toute l'entreprise ; mais rapidement, à cause du gain (κέρδος), il changea d'avis et se dit : '... Il y a là beaucoup d'argent, beaucoup d'or ; mais le plus précieux de tout est la beauté de cette femme' » (1, 7, 6). Il confirme son intention de la vendre au terme d'une autre délibération. Après que l'un de ses acolytes a proposé de la rendre aux siens, et expliqué les avantages d'une conduite « juste et ... pieuse » (1, 10, 2/3), et qu'un second, raillant le premier, a jugé préférable de tuer Callirhoé (1, 10, 4), il déclare : « Toi, tu attires le danger, et toi, tu détruis le gain (κέρδος) » (1, 10, 8). Prenant la mer sans destination précise, en suivant les vents favorables, à la recherche d'acquéreurs riches, ils font halte « en face de l'Attique » (1, 11, 4). Là, ils délibèrent sur le but de leur navigation. Alors que tous approuvent l'idée, défendue par l'un d'eux, d'accoster à Athènes, Théron refuse. À l'éloge

³³ Les deux temps de son intrigue inversent l'ordre d'un schéma de la Comédie nouvelle, car, entre les époux, la réconciliation précède la méprise : cf. Laplace, REG 93 (1980), 110/111.

³⁴ Cf. avec des mots différents, l'attitude typique du voleur : Héronidas, Mimes, 4, 62–65.

³⁵ Cette référence à Pindare souligne l'opposition entre l'aventure « panégyrique » de Chai-réas et celle du brigand Théron. Plus tard, lorsque Théron est introduit pour son procès, enchaîné et escorté des instruments de torture, le romancier ironise : « La Providence lui rendait le prix (ἔπαθλα) de ses luttes (ἀγώνων) » (3, 4, 7).

³⁶ À ceux qu'il a recrutés, en pesant leurs qualités et leurs défauts « comme un changeur » (1, 7, 3), il commence par dire la facilité de ce « gain » (1, 7, 4).

traditionnel, atemporel, d'Athènes, « cité importante et prospère » (1, 11, 5),³⁷ il oppose son blâme, non moins conventionnel. Chariton le fait précéder d'un commentaire d'auteur : « Il n'aimait pas la curiosité (περιεργία) de cette cité » (1, 11, 6). De fait, la « curiosité » n'est chez Chariton ni un trait spécifique des Athéniens, ni un défaut en soi : « L'être humain est curieux de nature », écrit-il (1, 12, 6).³⁸ C'est une faculté ambivalente. Mais Théron tient à ses complices un discours partial, conforme à l'idéologie des vainqueurs d'Athènes : « Vous êtes vraiment les seuls à n'avoir pas entendu parler des tracasseries (πολυπραγμοσύνη)³⁹ des Athéniens ? C'est un peuple bavard et amateur de procès ; au port, des milliers de sycophantes chercheront à savoir qui nous sommes, et d'où nous apportons notre cargaison. Un méchant soupçon s'emparera de ces vauriens. Là-bas, c'est tout de suite l'Aréopage, et des magistrats plus durs que des tyrans. Craignons les Athéniens plus encore que les Syracusains » (1, 11, 6/7). Des orateurs qui, par hostilité envers Athènes, tiennent de tels propos, Isocrate déclare : « Exposant les duretés et les méfaits des sycophantes, ils accusent l'ensemble de la cité d'être insociable et mauvaise. Il appartient à des juges intelligents de faire périr les responsables de pareils discours » (Sur l'échange, 300/301).⁴⁰ Selon un retournement de situation matérialisé dans l'espace même de la fiction, et voulu par l'Intelligence divine, c'est à Syracuse que Théron subira le sort qu'il redoutait à Athènes.

Théron estime que, pour vendre leur cargaison, « la région qui convient est l'Ionie » (1, 11, 7). Ils mettent donc le cap sur Milet, qu'ils atteignent en deux jours (1, 11, 8). Pendant la traversée et à Milet, Théron invente avec succès des discours trompeurs, devant Callirhoé, obligée de feindre de le croire (1, 2, 1/2; 13, 8–10), et devant Léonas, l'administrateur de Dionysios (1, 12, 8–10), heureux d'y ajouter foi et d'acquiescer Callirhoé (2, 1, 9). Mais, lorsque, fuyant Milet, il navigue avec sa bande vers la Crète pour y vendre les trésors de la sépulture de Callirhoé (3, 3, 9), il n'est qu'une piètre caricature d'Ulysse navigateur et conteur. Car, pour justifier ses activités de hors-la-loi, il a tourné en dérision l'intelligence et la valeur de justice : « Nous ne sommes pas, disait-il à ses acolytes, sans expérience de ces pratiques qui sont calomniées chez les humains sans intelligence (ἀνοήτοις), mais comportent du profit pour les humains

³⁷ L'expression est celle de l'éloge d'Athènes dans la réponse ironique des Andriens à Thémistocle (Hdt. 8, 111). C'est une expression formulaire, cf. Aristph. Ois. 36/37.

³⁸ Cf. aussi 8, 6, 5.

³⁹ Sur ce terme désignant depuis le V^e s. a. C. un trait spécifiquement athénien, cf. E. Oudot, « Images d'Athènes dans les romans grecs », in M.-F. Baslez-Ph. Hoffmann-M. Trédé (éds), *Le monde du roman grec*, Paris 1992, 102. C'est une notion voisine de celle de curiosité.

⁴⁰ Cf. Laplace, *RhM* 140 (1997), 54/55, avec d'autres références.

sensés (φρονίμοις) ... Vous avez vu l'or et l'argent de la morte. Il serait plus juste (δικαιότερον) que cela nous appartînt, à nous les vivants » (1, 7, 5/6).⁴¹

Repoussés en mer Ionienne par un vent violent, et pris dans un orage, les pirates subissent « des coups de tonnerre, des éclairs, une nuit interminable » (3, 13, 10), tels Ulysse et ses compagnons après le massacre des vaches du Soleil (Od. 12, 408–419). Mais Ulysse échappe au châtement divin qui frappe ses compagnons parce qu'il sut dominer sa faim, et que s'étant écarté pour prier les dieux, il était absent quand fut accompli le festin impie qu'il avait interdit (Od. 12, 295–393). Au contraire, Théron est promis aux pires supplices parce qu'il ne peut réprimer sa soif et est prêt à tout pour la satisfaire. Ces individus « impies », obligés de « rester en mer longtemps, ... mouraient de soif au milieu de l'or ... Tous, donc, mouraient de soif ; mais Théron, même dans cette circonstance, fut roublard : leur déroband leur boisson, il piratait même ses compagnons de piraterie. Il pensait avoir fait quelque chose d'astucieux (τεχνικόν) ; en réalité, c'était l'œuvre de la Providence (Προνοίας), qui réservait cet homme aux tortures et à la crucifixion » (3, 3, 11/12).⁴²

La Providence, c'est-à-dire l'Intelligence (Νοῦς) divine prévoyante, relayée par « la Fortune, sans laquelle aucune action n'a d'accomplissement » (3, 3, 8), prépare le retournement⁴³ par lequel celui dont l'intelligence a été dévoyée par des désirs cupides et criminels est conduit vers la justice par un désir vital élémentaire. La curiosité des marins partis à la recherche de Callirhoé est éveillée par « le paradoxe » d'une embarcation à la dérive, apparemment vide, puis celle de Chairéas est excitée par l'annonce de « l'étrange » découverte d'un trésor (3, 3, 13–15). C'est alors que le besoin de boire pousse Théron à révéler sa présence. « Pendant longtemps, il se résolut à n'émettre aucun son et à ne pas bouger, car son avenir était facile à prévoir ; mais l'être humain est naturellement épris de la vie (φιλόζωον), et même dans les malheurs extrêmes, il se remet à espérer un changement vers l'amélioration, car le dieu créateur (δημιουργήσαντος) a semé (ἐγκατασπείραντος) ce sophisme (σόφισμα) dans tous les esprits, pour qu'ils ne puissent pas fuir une vie misérable » (3, 3, 16).

Ce dieu « demiurge » évoque le Timée de Platon⁴⁴ au-delà de sa dénomination. Hermocrate est précisément loué dans le Timée. Et de même qu'il y est rangé parmi « les hommes à la fois philosophes et politiques » (Tim. 20a), dans

⁴¹ Cf. au contraire 1, 12, 2/3 le monologue lucide de Théron ; et ensuite, l'amère déception de ses acolytes mourant de soif en mer Ionienne : « Nul profit » (3, 3, 11).

⁴² Cf. aussi 3, 3, 10 : « La Providence montrait que leur heureuse navigation était alors due à Callirhoé » (Aphrodite, dont Callirhoé est l'image, protège la navigation).

⁴³ G. Schmeling, Chariton, New York 1974, 156, évoque à ce propos le schéma du deus ex machina.

⁴⁴ Cf. Tim. 28a; 29a; 41a.

le roman, ce militaire fameux est aussi expert en affaires judiciaires et politiques (3, 4, 3), scrupuleux sur la légalité (3, 4, 14–16), capable de maîtriser les élans irraisonnés du peuple (3, 4, 17). Surtout, le « démiurge » du Timée est identifié à l'Intelligence (Νοῦς) divine (Tim. 29a–39e).⁴⁵ Et les personnages de l'Agrigentain et de Théron incarnent les deux fonctions de l'âme humaine qui, selon la théorie platonicienne, doivent obéir à l'intelligence pour une conduite conforme à la loi et à la justice. Dans la République, Socrate explique que la fonction subalterne, la troisième, a été « appelée désirante en raison de l'intensité des désirs relatifs à la nourriture et à la boisson ..., et aussi amie des richesses, parce que les richesses sont le premier moyen de réaliser de tels désirs ... En l'appelant amie des richesses et amie du gain (φιλοκερδής), n'aurions-nous pas raison ? » insiste-t-il, ainsi que « d'appeler l'emportement, tout entier tendu vers la domination, la victoire, le renom, ... ami de la victoire (φιλόνικον) et ami des honneurs, ... et la fonction par laquelle nous apprenons ... amie du savoir (φιλόσοφον)? ... C'est pourquoi, ajoute-t-il, nous désignons trois types principaux d'être humains : l'ami du savoir, l'ami de la victoire, l'ami du gain » (Rép. 9, 580e–581c).

Dans le roman, l'Agrigentain, bien qu'ami de la victoire et des honneurs, tient un mauvais rôle parce qu'il est soumis à l'Envie. « En ce qui est bon, nulle envie (φθόνος) ne naît jamais à nul propos », précise Timée (Tim. 29e).⁴⁶ Le dieu « créateur » du roman ne permet pas non plus que l'Envie réalise son dessein meurtrier. Il en laisse toutefois advenir l'illusion temporaire;⁴⁷ car chez Chariton, l'Intelligence divine est rusée. Et l'éloge du « sophisme » d'origine divine reprend une métaphore du récit de Timée, lorsque sont rapportés les dires par lesquels « le créateur » suprême confie aux « dieux visibles » la création des êtres vivants, en se réservant la formation de l'âme humaine : « Le principe qu'on appelle divin et qui dirige en ceux des humains qui veulent toujours vous suivre et suivre la justice, ce principe que j'ai semé (σπείραξ) ..., c'est moi qui vais vous le remettre » (Tim. 41c). Chez Chariton, grâce au « sophisme » de l'espoir irrationnel que le « créateur » a « semé » dans l'âme humaine, Théron est découvert. Entendant Chairéas reconnaître les parures funèbres de Callirhoé,

⁴⁵ Pour la « Providence », cf. Tim. 30a/b.

⁴⁶ Dans la fable du Phédre, où l'intellect (νοῦς) est tantôt « le pilote de l'âme » (247c), tantôt son « cocher », l'emportement est le bon cheval, docile au cocher (253c–254a) ; mais cf. Phédre. 247a : « L'Envie (Φθόνος) se tient hors du chœur des dieux ».

⁴⁷ En outre, aucun châtement ne frappe la recrue de l'Agrigentain, dont les défauts sont ceux que la rumeur, reprise par Théron, attribue aux Athéniens : « bavard », « vaurien » et « calomniateur » ou « sycophante » (1, 4, 2 et 8 = 1, 11, 6).

« il gisait semblable aux cadavres, et en effet, il était à demi mort ... Mais, dominé par la soif, il émit ces premiers sons : 'A boire !' » (3, 3, 16).⁴⁸

Après avoir désaltéré et interrogé Théron, Chairéas fait remorquer son brigantin jusqu'à Syracuse (3, 3, 18). Et Théron est sommé de s'expliquer devant l'assemblée des Syracusains, sous la menace des tortures (3, 4).

Devant Chairéas, puis, au théâtre, à Syracuse, Théron fabrique des discours mensongers.⁴⁹ Questionné par Chairéas, « il se rappela qu'il était un roublard, et il dit : 'Je suis Crétois et je vogue vers l'Ionie : je suis à la recherche de mon frère qui est soldat. J'ai été abandonné par les marins à Céphallénie ... J'ai embarqué sur ce brigantin qui passait par là opportunément ... Tous ont péri de soif, sauf moi qui fus sauvé par ma piété' » (3, 3, 17/18). Ensuite, au théâtre, il complète ou rectifie sa fiction. Il s'invente un nom : Démétrios (3, 4, 8). Il ne parle plus de « l'heureuse opportunité » qui le fit recueillir par l'embarcation où il a été trouvé ; il se représente en victime d'une méprise : « Je supposais qu'ils étaient des marchands, alors que c'étaient, en réalité, des pilleurs de tombes » (3, 4, 8). Et il termine par une prière : « Vous, peuple de Syracuse, partout célèbre pour votre humanité, ne soyez pas contre moi plus sauvage que la mer et la soif » (3, 4, 9). Cette fiction du Crétois débarqué à Céphallénie démarque évidemment les « mensonges » d'Ulysse, avec leurs variations.⁵⁰ Il rappelle ses propos tenus devant Pénélope, à qui il raconte qu'il est Crétois, qu'il s'appelle Aithon, et que son frère suivit les Atrides vers Ilion (Od. 19, 172–183), et devant Eumée, à qui il affirme aussi être né en Crète (Od. 14, 199/200), et à qui il déclare, en outre, avoir été la victime d'« un Phénicien savant en tromperies ... , qui, en (lui) exposant des projets mensongers (ψεύδεα βουλεύσας), le prit à bord de son navire ... en partance pour la Libye, où il devait (le) conduire » (Od. 14, 288–296). Tel Ulysse, Théron projette sa tromperie dans autrui. Et autant qu'Eumée, sans doute moins que Pénélope,⁵¹ « la foule (des Syracusains) ressentait de la commisération à ce récit pitoyable » (3, 4, 10). Mais Théron n'est plus qu'un piteux « amasseur de gain ... , un fripon (κερδαλέος ... καὶ ἐπίκλοπος) » (Od. 13, 291) privé de la protection divine. Il est alors l'antithèse du conteur à qui, selon la formule d'Aristote, « Homère a appris à mentir comme il

⁴⁸ Dans les Sicyoniens de Ménandre, c'est le fidèle serviteur de Philouméné qui demande au dénommé Théron, personnage par ailleurs sans scrupules, « De l'eau, de l'eau, vite ! » pour ranimer le père de la jeune fille, qui s'est évanoui d'émotion en apprenant qu'elle était vivante (364 Sandbach).

⁴⁹ Cf. Plat. Lois, 9, 963b : l'« affect » ou « partie » de l'âme qu'anime le plaisir use « d'une persuasion sans violence ».

⁵⁰ Cf. aussi le proverbe cité par Callimaque, Hymn. Zeus, 8 : « Les Crétois, éternels menteurs ».

⁵¹ Cf. Od. 14, 361/362 ; 19, 204.

faut (ψευδῆ λέγειν ὡς δεῖ) » (Poét. 24, 1460a 18/19). Au lieu du commentaire du poète sur l'art d'Ulysse, qui « savait dire bien des mensonges pareils au vrai » (Od. 19, 203), Chariton montre le menteur démenti par l'effet de la volonté divine. « Peut-être aurait-il persuadé, écrit-il, ... si un démon vengeur de Callirhoé ne lui avait pas tenu rigueur (ἐνεμέσησεν) de sa persuasion malhonnête (ἄδικου πειθοῦς)⁵² ... , pour lui infliger un châtement d'autant plus grand » que « le plus malheureux des événements était sur le point de se produire : les Syracusains allaient être persuadés que le seul à être sauvé à cause de sa piété était le seul qui avait été sauvé à cause de son impiété⁵³ » (3, 4, 10). Ce paradoxe immoral évité montre l'utilité d'une saine curiosité⁵⁴ et prouve la valorisation, chez Chariton, de la notion de « sophisme ».

Théron subit son châtement (3, 4, 18) parce que son plaidoyer mensonger a été contredit. Il a été dénoncé comme faux grâce à l'observation d'un homme qui, tels les Athéniens redoutés, mais sans la malveillance du « sycophante », avait remarqué sa présence au port de Syracuse. « Assis dans le public, un pêcheur le reconnut et dit à voix basse à ses voisins : 'Cet individu, moi, je l'ai déjà vu tourner autour de notre port'. Son propos se propagea rapidement, et quelqu'un cria : 'Il ment (ψεύδεται)' ... Malgré les dénégations de Théron, c'est au pêcheur qu'on fit davantage crédit » (3, 4, 11/12). Au terme de ce procès, Théron voit son dénigrement des Athéniens se retourner, en quelque sorte, contre lui. En attribuant ce dénouement au ressentiment de la divinité contre « la persuasion malhonnête », Chariton s'oppose au décri de la sophistique dont s'amuse Aristophane dans les Nuées. L'analogie et le contraste sont manifestes entre « la persuasion malhonnête (ἄδικου) » qui est déjouée dans le roman et le « Raisonement malhonnête (ἄδικος λόγος) » qui, dans la joute allégorique des Nuées, triomphe du « Raisonement honnête » (889–1102). En outre, Chariton transpose le retournement comique par lequel le Raisonement malhonnête, en promettant à Strepsiade de rendre son fils « sophiste avisé (σοφιστὴν δεξιόν) » (1111), prépare le châtement de ce père qui chasse ses créanciers avec les jongleries verbales d'un « sophiste coupable de roublardise » (1214–1310) : son fils, après l'avoir roué de coups pour un différend se rapportant à la poésie, le persuade qu'il a agi « selon la justice » (1321–1437). Les divinités justicières

⁵² Théron ne saurait donc être « le porte-parole de Chariton », ainsi que l'écrit D. Kasprzyk, « Théron, pirate, conteur et narrateur dans le roman de Chariton, Chairéas et Callirhoé », in B. Poudéron (éd.), *Les personnages du roman grec*, Lyon (2001), 149–162.

⁵³ Cf. une structure de phrase analogue en 8, 1, 2, quand le romancier, prenant à témoin le lecteur, souligne le malheur paradoxal empêché par Aphrodite à Arados (cf. supra, p. 54).

⁵⁴ Cf. Plat. Rép. 1, 344b : « Si l'injustice commise ne reste pas dissimulée, le coupable est puni et couvert des plus grands opprobres : tels sont les noms de déprédateurs de sanctuaires, esclavagistes, ... spoliateurs, voleurs ».

sont les Nuées : « C'est ainsi, disent-elles, que nous agissons chaque fois que nous reconnaissons en quelqu'un un amoureux des pratiques scélérates » (1458/1459). Chariton remplace les Nuées par l'Intellect platonicien.⁵⁵

Ainsi, le châtement de Théron appartient, avec le « drame créé » par l'Agri-geintin, dont il est l'une des conséquences, à un récit d'aventures qui se situe dans la tradition du nouveau « drame » en prose dont les Lois de Platon présentent les caractéristiques. Selon une étymologie approximative, l'Athénien y définit la loi comme la décision de l'intellect : « C'est à la part d'immortalité qu'il y a en nous que nous devons obéir pour administrer ... nos demeures et nos cités, en dénommant loi (νόμον) le choix de l'intellect (τὴν τοῦ νοῦ διανομήν) » (Lois, 4, 713e–714a).⁵⁶ La représentation de la vie régie par les lois vise à remplacer les anciennes tragédies. Tel est le discours que l'Athénien destine aux anciens poètes de tragédies : « Nous sommes nous-mêmes, autant que faire se peut, les poètes d'une tragédie, de la plus belle et de la plus excellente possible ..., de celle que nous affirmons être réellement la plus véridique ... Si donc vous êtes poètes, nous aussi sommes poètes, vos rivaux avec le drame le plus beau : celui que la loi véridique, seule, est de nature à rendre parfait, comme nous en avons l'espoir » (Lois, 7, 817a–c). « Par précaution contre la faiblesse générale de la nature humaine », l'Athénien inclut dans ce « drame » des pénalités et des châtements (Lois, 9, 853d sqq.). Parmi les forfaits les plus graves, il nomme, après la déprédation des sanctuaires publics,⁵⁷ le pillage des sépultures (Lois, 10, 884a–885b). Puis, pour prévenir ces maux, il entreprend de démontrer l'existence de la Providence divine en un discours qui remplace les anciennes théogonies, et réfute les théories positivistes des « nouveaux savants (σοφῶν) » (Lois, 10, 886b sqq.). Et il suggère la notion de « démiurge » divin en comparant la sollicitude de la divinité, « qui est d'un savoir extrême (σοφώτατον) », à l'art parfait des artisans, « créateurs (δημιουργῶν) mortels » (Lois, 10, 902e–903a). Narrateur d'un « drame » tributaire de celui dont l'Athénien des Lois se dit « poète »,⁵⁸ Chariton adapte les thématiques à ce qu'est, chez Platon même,

⁵⁵ Chariton contredit aussi la conception dépréciative du sophisme qui est celle de Plutarque. Dans le *De audiendis poetis* (4, 20 f), Plutarque cite ces vers d'Euripide : « Par des sophismes aux formes multiples, les dieux nous égarent, en leur supériorité naturelle » (Fr. 972 N.) ; et il leur oppose la pensée « saine et vraie » de cet autre vers du même poète : « Si les dieux commettent une vilénie, ils ne sont pas des dieux » (Bellérophon, Fr. 9, 7 Jouan-Van Looy = 292 Kannicht). Chariton montre comment le sophisme de la divinité empêche qu'une vilénie soit impunie.

⁵⁶ Cf. aussi Lois, 9, 875c/d ; 12, 957e.

⁵⁷ Elle est passible de mort : Lois, 9, 853d–854a.

⁵⁸ Cf. 8, 1, 4, la caractérisation par Chariton de la dernière partie de sa narration (ἥδιστον γὰρ ... τῶν ἐν τοῖς πρώτοις σκυθρωπῶν) et l'écart par rapport à la caractérisation aristotélicienne de la poésie : Laplace, *RhM* 140 (1997), 42, n. 17.

l'Amour : « Toujours tramant quelques machinations ..., il est un sophiste » ; « il se tient entre le savoir et l'ignorance » ; il est « le très puissant et perfide (δολερός) Amour » (Banq. 203d/e ; 205d). Son récit montre par l'aventure et le châtement de Théron que la Providence divine s'exerce selon la justice,⁵⁹ mais que la divinité est un être rusé capable de susciter des désirs coupables et des illusions de savoir pour parvenir à ses fins tout en assurant la victoire de la justice.

Chariton représente d'autre part comment Mithridate, le satrape de Carie, tire avantage, pour lui-même et pour les retrouvailles de Chairéas et de Callirhoé, d'un sophisme de la Providence divine qui a créé l'illusion de son discrédit et de sa perte, en s'inspirant du théâtre d'Euripide.

(III.) Pour l'honneur de la Carie, la théâtralité d'Euripide au service de la Providence divine

Le satrape de Carie triomphe par la parole véridique de l'Ionien Dionysios, lorsque ce dernier est devenu une figure de l'Athénien caricatural, semblable au portrait qu'en a tracé Théron. Car une curiosité légitime, mais transformée par la jalousie et la calomnie, l'entraîne dans un procès malheureux contre Mithridate qui a été animé d'une curiosité salutaire et bénéfique.

La victoire de la parole grecque véridique, illustrée dans ses divers aspects par l'éloquence de Mithridate à Babylone, est présagée dans l'évidence de la beauté de Callirhoé aux yeux des Perses.

(1.) Contre la fausse réputation de la rhétorique grecque, l'évidence de la beauté de Callirhoé

Tandis que Dionysios, accompagné de Callirhoé, fait route vers Babylone pour son procès contre Mithridate, la rumeur de l'arrivée d'une « beauté ... quelque peu divine, telle que le soleil n'en voit pas d'autre sur terre », est parvenue jusqu'au palais royal (5, 2, 6). La Reine provoque une compétition féminine (5, 3, 5 : ἀγωνά) dont l'issue démontre l'échec de la parole à changer malhonnêtement le faux en vrai. Quand les épouses des dignitaires perses, réunies autour de la Reine, expriment la crainte que « la réputation des femmes perses soit anéantie », et demandent « comment éviter que (leur) belle réputation soit ternie par l'étrangère », la Reine, dédaignant la rumeur, dit en riant : « Les Grecs sont des fanfarons (ἄλαζόνες)⁶⁰ et des miséreux ; c'est pourquoi ils admirent grandement les petites choses (τὰ μικρὰ θαυμάζουσι μεγάλως) ... Que

⁵⁹ Cf. Lois, 10, 885b : Θεοὺς ἠγούμενος εἶναι κατὰ νόμους.

⁶⁰ Le terme est repris dans l'expression de la volonté que la foule des Perses, avant l'accueil de Callirhoé, a de donner une leçon aux Grecs (5, 3, 7).

l'une d'entre nous, à son entrée dans la ville, paraisse à ses côtés, afin d'éclipser la pauvre, l'esclave ! » (5, 3, 1/2). Rodogune est choisie : « Telle était Callirhoé en Ionie, telle était Rodogune en Asie » (5, 3, 4). Callirhoé n'a pas davantage été prévenue du motif de son voyage, le procès, que de cette confrontation. Cette confrontation est effectivement reliée au procès par la personnalité de Rodogune : « Elle était là soi-disant pour aller à la rencontre de Callirhoé ; et, de fait, elle avait un prétexte personnel, puisqu'elle était la sœur de Pharnace qui avait écrit au Roi à propos de Dionysios » (5, 3, 5). La défaite de Rodogune devant Callirhoé, dont la beauté « stupéfait les Barbares » (5, 3, 9), transpose le rêve d'Atossa dans les Perses d'Eschyle,⁶¹ et dément la prétendue « fanfaronnade » des Grecs. Elle contredit en particulier la mauvaise réputation attachée à la sophistique et à l'art rhétorique grecs. Car le langage de la Reine perse rappelle la caricature présentée dans les Nuées d'Aristophane. Le fils de Strepsiade, méprisant envers les « savants (σοφῶν) » qui « enseignent ... à faire triompher par la parole les causes honnêtes et malhonnêtes », « ces fanfarons (ἀλαζόνας) ... ces va-nu-pieds, dont fait partie ce satané Socrate », devient ensuite leur disciple, poussé par son père qui a entendu dire que « chez eux, il y a les deux raisonnements, le supérieur ... et l'inférieur. L'un de ces deux raisonnements, l'inférieur, triomphe, dit-on, même quand il plaide les causes malhonnêtes » (Nuées, 94–115). La Reine tourne également en dérision une potentialité de l'art rhétorique rappelée par Isocrate – « conférer de la grandeur aux petites choses (τοῖς μικροῖς μέγεθος περιθείναι) » (Panégyr. 8) –, et attribuée par Platon à Tisias et Gorgias, en une formule plus visuelle : « faire apparaître grandes les petites choses (τὰ μεγάλα μικρὰ φαίνεσθαι) par la force de la parole » (Phèdr. 267a). L'évidence de la beauté de Callirhoé dément que cette faculté oratoire, qui est le fondement de la théâtralité de l'éloquence, soit un artifice de tromperie.⁶²

(2.) Contre Dionysios transformé en sycophante, l'éclatante victoire de l'éloquence de Mithridate

Dionysios, le premier des Milésiens et même des Ioniens par son éducation, ses qualités et sa réputation (2, 1, 5 ; 5, 4),⁶³ avoue son amour pour Callirhoé comme un « délire » (3, 2, 2). Au sentiment de honte s'est d'abord ajoutée en lui une inquiétude à demi-lucide : « Au premier regard, se dit-il, tu aimes, et cela

⁶¹ Cf. Laplace, RhM 140 (1997), 59/60.

⁶² Cette évidence de l'éblouissante beauté de Callirhoé-Hélène pourrait être une allusion à des prosateurs qui ont défendu et loué Hélène, Gorgias et Isocrate. Le thème du faux discours, associé au souvenir d'Hélène, est important aussi dans le Phèdre de Platon (242e–243b).

⁶³ Cf. aussi 1, 12, 6 ; 2, 2, 1 ; 4, 1 ; 3, 3 ; 5, 3 ; 6, 3 ; 10, 1 ; 11, 6 ; 3, 2, 4 et 6 ; 5, 9, 8 ; 6, 9, 2.

alors que tu es en deuil (de ton épouse) ... Est-ce à cette intention que tu es venu à la campagne, pour célébrer en habits noirs un mariage, et un mariage avec une esclave, qui appartient peut-être même à un autre ? Car tu n'as même pas le contrat de vente » (2, 4, 4/5). Mais la Providence divine l'engage dans des périéties qui aboutiront au renversement complet du malheur survenu à Syracuse.

(a.) Dionysios et la fausse nouvelle de la mort de Chairéas

À Syracuse, le mariage de Chairéas et de Callirhoé, réussi par « l'Amour ami de la victoire (φιλόνικος) », en déjouant « l'envie » qui, dans la cité, séparait leurs familles (1, 1, 3–4), est brisé par « un démon rancunier (βάσκανος δαίμων), pareil à la Discorde » (1, 1, 16), qui suscite « l'Envie » des prétendants évincés et « la Jalousie » de Chairéas (1, 2, 1–5). L'Agrigentin, dont l'intrigue a profité d'un individu « roublard » (1, 4, 2),⁶⁴ n'y gagne que « l'éclat » (1, 5, 3) d'une victoire apparente et temporaire. De semblables mobiles vont provoquer, puis rompre définitivement le mariage de Dionysios avec Callirhoé. « L'Amour lui faisait querelle (ἐφιλονεικεί)⁶⁵ de ses belles délibérations et tenait sa tempérance pour un outrage (ὑβρίν) ; aussi enflammait-il plus vivement l'âme de celui qui tentait de philosopher en étant amoureux » (2, 4, 5). L'« Inévitable » remplace ici la Discorde. Il est figuré par le nom du serviteur de Dionysios, Ἄδραστος, qui, « étant le plus expérimenté en législation », devait rédiger le contrat de vente de Callirhoé (2, 1, 6). Parce que Théron, satisfait du généreux acompte payé par l'intendant Léonas pour l'achat de Callirhoé, s'enfuit de Milet sans attendre qu'Adraste, inévitablement, découvre son trafic criminel (1, 12, 8–2, 1, 8), l'« Inévitable » n'est à Milet qu'un présage. Son accomplissement y est néanmoins préparé par la curiosité et la jalousie qui, toutes deux, affectent Dionysios.

La curiosité de Dionysios n'est pas un désir de rationalité cautionné par la divinité. Elle s'égaré d'abord dans le merveilleux poétique : « Il est légitime que tu n'aies pas trouvé le vendeur, dit-il à Léonas. N'as-tu pas même entendu Homère nous enseigner (que) 'les dieux, pareils à des étrangers, ... surveillent les humains ?' » (2, 3, 7). Après une nuit d'insomnie, il le fait appeler : « Je suis profondément troublé par le mystère (τὸ ἄδηλον) qui entoure cette femme. Tu me racontes une fable : un marchand qui s'est envolé ! ... Quel démon s'est joué de toi ? » (2, 4, 7). Comme Léonas répond qu'en effet, il n'a « pas vu l'embarcation, qu'on (lui) en a parlé » (2, 4, 8). Dionysios se complaît dans le fabuleux : « Une des Nymphes ou des Néréides est sortie de la mer. Des divinités aussi sont ... contraintes de fréquenter les humains : c'est ce que nous racontent

⁶⁴ Cf. supra, p. 58.

⁶⁵ S'agissant de l'Amour, le substantif φιλονεικία, correspondant à ce verbe, est synonyme de φιλονικία.

poètes et prosateurs » (2, 4, 8). Quand, plus réaliste, il interroge Callirhoé sur son identité, sa patrie, pour « apprendre d'elle la vérité » (2, 4, 8–10), elle dissimule la responsabilité et même l'existence de Chairéas (2, 5, 10–11). Et sa résistance à Dionysios est anéantie par la Fortune, suppléante de l'Amour auprès d'elle : « Elle demeurait fidèle au seul Chairéas. Mais elle fut battue par la Fortune, contre laquelle aucun raisonnement humain n'a de force ; car ce démon est ami de la victoire (φιλόνικος). La Fortune complota contre la chasteté⁶⁶ de cette épouse » (2, 8, 2–4). Au bain, l'esclave de Dionysios, Plangon, qui « avait déjà l'expérience des choses féminines », remarqua qu'elle était enceinte (2, 8, 5). Grâce au double jeu de cette femme « qui n'est pas sans expérience de la roublardise (πανουργίας) des esclaves » (2, 10, 7), Dionysios épouse Callirhoé en ignorant qu'elle est enceinte d'un autre. Callirhoé, qui s'est résolue à ce mariage pour que son enfant, privé de son vrai père, « paraisse être l'enfant de Dionysios », prie Aphrodite de « faire que cette astuce (τέχνην) reste cachée » (3, 2, 13). Sa prière sera exaucée.

Mais « le démon rancunier (βάσκανος δαίμων) tint rigueur (ἐνεμέσησε) » à Dionysios d'un bonheur fondé sur l'ignorance (3, 2, 17). Il s'apprête à provoquer sa mise en cause légale en poussant Dionysios à une curiosité perverse qui le transformera en sycophante.

Le respect de la légalité imposée à Syracuse par Hermocrate, mais non explicitée (3, 4, 15/16), justifie en soi, semble-t-il, que, sans que soit connu le nom de l'acheteur de Callirhoé, tu par Théron (3, 4, 14),⁶⁷ « la trière amirale » envoyée, avec Chairéas, à la recherche de la jeune femme, soit guidée par la divinité : après la prière de Chairéas à Poséidon (3, 5, 9), son navire, malgré la saison hivernale (3, 5, 1), « courait en quelque sorte sur les traces du brigantin (de Théron). En un nombre égal de jours ils arrivèrent en Ionie, et ils mouillèrent sur la même côte, dans le domaine de Dionysios » (3, 6, 1).

La réclamation de Callirhoé, dont Dionysios a voulu se prémunir par des noces publiques (3, 2, 7/8), et que Chairéas ne peut formuler à Milet, par crainte d'être mis à mort pour adultère, alors qu'il a vu le portrait de Callirhoé dans le temple d'Aphrodite, et a appris de la prêtresse qu'elle était devenue l'épouse de

⁶⁶ Σωφροσύνη. Cf. aussi 2, 9, 4 ; 10, 7. C'est le même mot qui, concernant Dionysios, est traduit par « tempérance » (supra, p. 68).

⁶⁷ Il est compréhensible que des lois empêchent qu'une « délégation » telle qu'Hermocrate la requiert pour retrouver sa fille, c'est-à-dire composée, en plus de Chairéas, de deux représentants du peuple et de deux autres du Conseil (3, 4, 16/17), compte parmi ses membres un criminel condamné à mort. Mais puisque la torture est licite, qu'elle a permis d'obtenir des aveux de Théron, il est logique de se demander pourquoi elle n'a pas été employée afin de connaître aussi le nom de l'acheteur de Callirhoé. Peut-être peut-on supposer qu'une loi interdisait de reprendre un interrogatoire sur une affaire déjà jugée ?

Dionysios (3, 6, 3–8), est seulement retardée par le « stratagème »⁶⁸ du régisseur de Dionysios. « Ayant appris la vérité » sur la trière, Phocas, par « amitié pour son maître », persuade une garnison voisine, tenue par des Barbares, « qu'il importe aux intérêts du grand Roi de détruire cette trière ennemie qui a accosté pour l'espionnage ou le pillage » (3, 7, 1/2). Le romancier prévient le lecteur qu'après l'incendie du navire, « parmi les captifs, Chairéas et Polycharme supplièrent d'être vendus au même maître. Celui qui les avait obtenus les vendit en Carie. Là-bas, traînant de lourdes chaînes, ils travaillaient les terres de Mithridate » (3, 7, 3). Mais Phocas ignore le sort de Chairéas ; Dionysios lui reprochera cette négligence, lorsqu'il se maîtrisera assez pour être « informé de tout avec précision » : « Je ne t'aurais pas ordonné de tuer Chairéas, mais je ne te blâme pas de l'avoir fait. Seulement ..., tu ne t'es pas tracassé (ἐπολυπραγμότησας) de savoir si Chairéas était parmi les morts ou parmi les prisonniers. Il fallait rechercher le cadavre ; il aurait eu la fortune d'une sépulture, et moi, je serais rassuré avec plus de certitude ... Nous ne savons même pas où aucun d'entre eux a été vendu » (3, 9, 12).

La curiosité de Dionysios est exacerbée par la jalousie. Car Callirhoé a, malgré elle, prononcé le nom de Chairéas. « En songe, il se présenta à Callirhoé, enchaîné ... ; elle cria ... dans son sommeil : 'Chairéas, viens !' Ce fut alors pour la première fois que Dionysios entendit le nom de Chairéas » (3, 7, 4). Interrogée, Callirhoé lui révèle que c'est le nom de son premier mari (3, 7, 5). Et elle interprète son rêve en s'adressant à l'absent : « Toi, malheureux, tu es mort en me cherchant (ces chaînes montrent ta mort) » (3, 7, 5). Callirhoé ayant déclaré vouloir le rejoindre, « Dionysios était atteint par la jalousie (ζηλοτυπία), parce que, même mort, elle aimait Chairéas. Il se rassurait néanmoins parce que son épouse croyait son premier mari mort : elle n'allait pas abandonner Dionysios, puisque Chairéas n'existait plus » (3, 7, 6). Cette fausse assurance, confortée quand, « au septième mois de leurs noces, Callirhoé donna naissance à un fils qui paraissait être de Dionysios » (3, 7, 7), se rompit quand le couple se rendit à la campagne pour « rendre grâce à Aphrodite, auprès de qui (ils s'étaient) vus pour la première fois » (3, 8, 2). Lorsque Dionysios eut formulé paroles de gratitude et vœux, repris par toute la foule, pour que la déesse lui « garde Callirhoé », celle-ci voulut rester seule dans le temple, n'admettant que Plangon auprès d'elle (3, 8, 3–6). Là, après avoir supplié Aphrodite de faire cesser ses infortunes, et notamment son « second mariage, plus grave que ce qui l'a précédé », elle apprend de la prêtresse, étonnée de la voir en pleurs, que « deux beaux jeunes navigateurs sont venus, et que l'un d'eux, en voyant son portrait, faillit perdre le souffle » (3, 9, 1). Pressée de questions sur ces « étrangers », la prê-

⁶⁸ Cf. aussi 3, 9, 11 ; 10, 1.

tresse répond : « Je les ai seulement vus, je ne leur ai rien entendu dire » (3, 9, 2). Lorsque Callirhoé, insistant, lui demande de « se rappeler leur manière d'être, la vieille femme s'exprima sans précisions. Callirhoé soupçonna néanmoins la vérité ... : 'Il est possible, dit-elle à Plangon, que l'infortuné Chairéas soit ici en train d'errer. Que s'est-il donc passé ? Recherchons-le, mais silence !' » (3, 9, 3). Revenu auprès de Dionysios, « elle lui dit seulement ce qu'elle avait entendu dire à la prêtresse ; car, commente Chariton, elle savait que l'Amour est par nature curieux (περίεργος), et que Dionysios, à part lui, se tracasserait (πολυπραγμοσύνησει) au sujet de ce qui s'était passé » (3, 9, 4). En effet, « Dionysios fut aussitôt rempli de jalousie ; il était loin de soupçonner Chairéas, mais il craignait quelque secret complot d'adultère à la campagne » (3, 9, 4). C'est pourquoi il pressa de questions Phocas (3, 9, 5). Et comme Phocas, d'abord, « dissimulait la vérité ... parce qu'il estimait que Callirhoé le ferait périr, lui et sa famille, si elle apprenait ce qui s'était passé, et niait que quelqu'un fût venu, Dionysios, ne comprenant pas, soupçonnait l'organisation d'un complot encore plus grave ... Il réclamait les fouets et la roue contre Phocas et même tous les gens de son domaine ; il était persuadé d'enquêter sur un adultère » (3, 9, 6/7). Chariton se moque de ce jaloux : « Il craignait non seulement les complots d'humains, mais il s'attendait peut-être même à ce qu'un dieu descendît du ciel pour être son rival en amour » (3, 9, 5). En réalité, Dionysios cherche à fuir la vérité. En entendant Phocas lui dire qu'« une trière avait abordé ici, venant de Sicile, avec des délégués de Syracuse voulant (lui) réclamer Callirhoé », il s'est évanoui, comme mort (3, 9, 9/10). De sorte que Phocas, avant de lui rapporter en toute vérité les faits, dut, pour le faire revenir à lui, prononcer des mots reconfortants, outrepassant la vérité : « Chairéas est mort, et détruit est son navire », affirme-t-il (3, 9, 10). Pour tromper sa jalousie, Dionysios amplifie le mensonge privé et temporaire de Phocas, et le transforme en une fausse nouvelle publique. Il lui ordonne de diffuser auprès des gens de sa campagne une version officielle, puis il les convoque pour qu'ils la rapportent devant Callirhoé : « Des pirates Barbares, venus d'on ne sait où, ... ont attaqué et incendié une trière grecque qui, la veille, s'était installée au mouillage près de la côte ; avec le jour, nous avons vu l'eau mêlée de sang et des cadavres emportés par les vagues » (3, 10, 1/2).

Dionysios trouve dans le songe qui visite Callirhoé, alors qu'elle est enfermée dans son deuil et dans le sentiment d'être injustement maltraitée par Aphrodite (3, 10, 6-4, 1), une aide paradoxale. « Elle vit en songe une bande de pirates barbares qui mettaient le feu, la trière était incendiée, et elle-même secourait Chairéas » (4, 1, 1). « Pensant trouver avantage à ce qu'elle désespérât avec certitude de revoir son mari, et voulant donc se montrer affectueux et munificent envers elle », il lui cite l'injonction de l'ombre de Patrocle à Achille dans l'Iliade (23, 71), et lui dit : « Fais aménager un monument funéraire au

malheureux... Même si l'on ne retrouve pas le corps de l'infortuné, du moins est-ce l'usage ancestral des Grecs d'honorer de funérailles aussi les disparus » (4, 1, 3/4).⁶⁹ Le conseil plut à Callirhoé (4, 1, 4). Et c'est alors que reparaisent les deux sentiments qui ont commandé, à Syracuse, l'entreprise funeste du tyran d'Agrigente : l'envie et le désir d'honneur. Mais ils sont maintenant dissociés. Car une divergence existe d'abord entre Dionysios et Callirhoé à propos de l'emplacement du tombeau. Callirhoé souhaitait qu'il fût érigé à la campagne, « près du temple d'Aphrodite, de façon que la postérité eût là un mémorial d'amour. Mais Dionysios fut envieux (ἔφθόνησε) de ce voisinage et le refusa à Chairéas » (4, 1, 5). Il persuada Callirhoé de faire construire « un tombeau très élevé et très visible » à Milet même, près des ports, « où s'amarrent souvent des bateaux syracusains. Ainsi, dit-il, aux yeux de tes concitoyens aussi, tu seras, non sans gloire, une amie de l'honneur (τὴν φιλοτιμίαν) » (4, 1, 5).

Chariton souligne, avec un humour annonçant le retournement de situation, les similitudes entre les événements de Syracuse et de Milet : « Elle fit construire, sur un promontoire, un tombeau en tous points semblables à son propre tombeau à Syracuse, par la forme, la grandeur, la magnificence, et précisément, comme le sien, pour un être vivant ... Elle fit imiter aussi pour lui son enterrement » (4, 1, 6).⁷⁰ Le retournement se prépare parce que les funérailles sont un grand spectacle public mettant en scène les malheurs étonnants de deux beaux jeunes gens, Chairéas et Callirhoé. En effet, la cérémonie attira « la foule non seulement des Milésiens, mais presque de l'Ionie entière. Il y avait même deux satrapes qui, opportunément,⁷¹ avaient fait le voyage, Mithridate de Carie et Pharnace de Lydie. Le prétexte était d'honorer Dionysios, mais la vérité était qu'ils voulaient voir Callirhoé. Grande était la gloire de la jeune femme dans toute l'Asie, et le nom de Callirhoé remontait déjà jusqu'au grand Roi. Elle parut alors supérieure même à sa réputation. Elle s'avança, vêtue de noir, le visage resplendissant » (4, 1, 7/8). D'autre part, « le cortège montrait l'effigie de Chairéas, façonnée d'après la pierre gravée de la bague de Callirhoé » (4, 1, 10). Et près du tombeau, Callirhoé, « embrassant le portrait » de Chairéas, fit entendre sa lamentation : « Le premier, toi, tu m'as ensevelie à Syracuse, et moi, à mon tour, je t'ensevelis à Milet. Nos infortunes sont non seulement grandes,

⁶⁹ C'est aussi l'envers de la ruse inventée, chez Euripide, par Hélène en Egypte après qu'elle a retrouvé Ménélas.

⁷⁰ À Syracuse, à l'incitation de Polycharme, Chairéas renonce au suicide et décide de s'occuper des funérailles de Callirhoé et d'organiser « un enterrement royal » : « Ce langage avait fait pénétrer en lui le désir d'honneur (φιλοτιμίαν) » (1, 6, 1/2).

⁷¹ Κατὰ καιρὸν. La traduction de G. Molinié (C.U.F.) « par hasard » est inexacte ; la même expression est utilisée en 4, 6, 1 (citée infra, p. 76).

mais paradoxales. Nous nous sommes ensevelis mutuellement. Mais aucun de nous n'a même le cadavre de l'autre » (4, 1, 11/12).

(b.) Mithridate et la résurrection de Chairéas par la parole

À son retour en Carie, Mithridate, qui a été bouleversé par la beauté de Callirhoé (4, 1, 9), est tiré du dépérisement d'amour par une révolte d'esclaves sur ses terres (4, 2, 4/5). Une nuit, certains des travailleurs partageant, dans les chaînes, le même réduit que Chairéas et Polycharme, « brisèrent leurs chaînes, égorgèrent le geôlier, puis tentèrent de fuir, sans y parvenir ... Informé par le régisseur de ce qui s'était passé, Mithridate, sans même avoir vu les travailleurs, ni entendu leur défense, ordonna de faire crucifier les seize de la même baraque » (4, 2, 6). Chairéas reste silencieux ; mais Polycharme, en portant sa croix, incrimine tout haut Callirhoé : « C'est à cause de toi, Callirhoé, que nous subissons cela. Tu es la cause de tous nos maux » (4, 2, 7). Le régisseur, « croyant à la complicité d'une femme », se hâta de le conduire auprès de Mithridate (4, 2, 8). Le désir de savoir va amener Mithridate à formuler des paroles qui vont d'abord soustraire Chairéas à la mort, puis provoquer la réapparition de Chairéas devant Callirhoé.

(-) Mithridate passant du désir de savoir à la décision rationnelle

L'interrogatoire de Polycharme progresse en trois phases qui rappellent, en réduction, le schéma général de l'Hélène d'Euripide : les méprises initiales (énoncées par Teucros),⁷² puis la croyance à une homonymie féminine (Hélène), enfin, la reconnaissance et le salut de l'homme menacé de mort (Ménélas). Le quiproquo par lequel débute l'interrogatoire de Polycharme cesse quand une question précise sur « le nom de la femme déclarée être la cause de (ses) maux » lui permet de nommer « Callirhoé » (4, 2, 10). Puis Mithridate écarte la pensée d'une « infortunée homonyme » (4, 2, 11), lorsque Polycharme, interrogé « sur l'identité de Callirhoé et l'endroit où la trouver », répond : « J'ai évoqué le souvenir de Callirhoé de Syracuse, la fille du stratège Hermocrate » (4, 2, 12). Troublé, et ému par la crainte qu'exprime Polycharme d'être « devancé dans la mort par un ami, avec lequel (il veut) mourir » (4, 2, 13/14), Mithridate lui demande un récit détaillé de ses aventures : « Surtout, précise-t-il, parle-moi de Callirhoé et dis-moi qui est ton ami » (4, 2, 14/15). Devant la concordance de ce récit avec ce qu'il avait lui-même pu entendre à Milet, Mithridate s'écrie : « Tu parles de Chairéas ? » (4, 3, 4). Il envoie alors chercher Chairéas, qui venait juste d'être hissé sur sa croix, et en est descendu (4, 3, 5/6). Le traitant en « frère et ami », il lui accorde une somptueuse hospitalité (4, 3, 7).

⁷² Teucros affirme avoir vu Hélène à Troie et annonce la mort de Ménélas (Hél. 115–132).

Dès lors, les dialogues entre Mithridate et Chairéas reprennent, par leur approche variée de la réalité et de la rationalité, les étapes de la délibération précédant, dans l'Hélène, la mise en échec du rival amoureux de Ménélas, Théoclymène. Après qu'Hélène a révélé à Ménélas leur périlleuse situation (Hél. 778–804), les deux époux sont d'abord tentés par des actes impossibles ou funestes (Hél. 809–1048). Mais Hélène découvre un « savant » plan de fuite, une ruse dont les dieux assurent la réussite (Hél. 1049sq.). Mithridate, confirmant à Chairéas le mariage de Callirhoé avec Dionysios, ajoute qu'« ils ont même déjà un enfant » (4, 3, 8). Chairéas passe du désespoir et de la colère (4, 3, 9–4,1) au désir insensé de « partir aussitôt à Milet et d'y réclamer son épouse à Dionysios », affirmant que « Callirhoé ne saurait même pas y rester quand elle le verrait » (4, 4, 2). Mithridate l'en dissuade: « Puisque la Fortune, amie des nouveautés, vous a mis dans une triste situation dramatique (δράμα σκυθρωπόν),⁷³ il faut délibérer sur la suite avec plus de prudence ; maintenant, ta hâte est l'effet de la passion (πάθει) plus que de la réflexion (λογισμῶ) » (4, 4, 2). Cependant, Chariton opère une distorsion. Alors que la ruse salutaire d'Hélène (Hél. 1091 : τεχνωμένη) est d'avoir persuadé Théoclymène de la mort de Ménélas, Mithridate pressent le risque que Dionysios refuse d'admettre l'existence de Chairéas : « Peut-être ne croira-t-il même pas que tu es Chairéas » (4, 4, 4). Et Mithridate craint une ruse de la divinité: « Es-tu le seul à ignorer la nature de l'Amour, le goût de ce dieu pour les tromperies et les ruses ? » (4, 4, 5). Il conseille à Chairéas d'éprouver d'abord les sentiments et les intentions de son épouse par une lettre appropriée (4, 4, 5).

Par ce traitement particulier d'un motif de l'Iphigénie en Tauride – la lettre du personnage réputé mort –, Chariton prépare des péripéties qui aboutiront à une interversion entre les deux composantes, l'une humaine, l'autre divine, du dénouement euripidéen : à une ruse de la Providence divine succédera une mise en scène humaine de l'apparition surnaturelle.

(–) Le jeu imprévu de la Providence divine

Espérant conjurer l'imprévu, Mithridate projette de réunir Chairéas et Callirhoé en cumulant les deux fonctions de la Providence divine et du stratagème humain. « Quant à la transmission de la lettre, moi, j'y pourvoirai (προνοήσομαι) », dit-il à Chairéas (4, 4, 5). Et il joint sa propre lettre à Callirhoé, dans laquelle il lui « promet de manœuvrer (στρατηγήσειν) personnellement pour qu'ils se retrouvent l'un l'autre, s'il reçoit son accord » (4, 5, 1). L'excès de cette ambition, au regard même du schéma euripidéen, est d'autant plus remarquable

⁷³ Cette situation, qui va évoluer vers un procès en adultère, est la conséquence du discours roublard de celui qui, à Syracuse, a mensongèrement dénoncé à Chairéas la « triste (σκυθρωπόν) affaire » de l'adultère de Callirhoé (1, 4, 5).

qu'en contraste, les circonstances de la remise du message écrit sont aléatoires, contrairement à ce qu'il en est dans l'Iphigénie en Tauride. Dans cette pièce, la lettre est un moyen sûr de reconnaissance entre Iphigénie et Oreste. Iphigénie, qui veut faire savoir à son « parent le plus cher » d'Argos qu'« est vivante celle qu'il croit morte » (I. T. 639–642), obtient d'abord du porteur désigné, Pylade, qu'il jure de s'acquitter de sa mission ; puis, pour réduire les risques inhérents à la navigation, elle double le message écrit de son équivalent oral, mémorisé, en lisant à Pylade le contenu des tablettes, et elle nomme le destinataire, Oreste ; comme Oreste est précisément là, avec Pylade, devant Iphigénie, la transmission est immédiate et directe (I. T. 727–792).⁷⁴ À l'inverse, Chariton multiplie les occasions de méprise et de falsification. Non seulement l'éloignement empêche la communication visuelle entre Chairéas et Callirhoé, mais Mithridate met en œuvre dédoublements et duplicité. Outre qu'il envoie deux lettres, il adjoint à son homme de confiance, Hygin, trois serviteurs, dont il se défie, avec des cadeaux somptueux et de l'or en abondance : « On avait dit à ces accompagnateurs que l'envoi était pour Dionysios ... À Hygin, il ordonna ... de laisser les serviteurs à Priène, et lui-même, seul, en se faisant passer pour Ionien (de fait, il parlait grec), de gagner Milet en éclaireur ; puis, lorsqu'il saurait comment mener les affaires, il ferait venir ceux de Priène à Milet » (4, 5, 2). Mais Mithridate n'est pas alors maître du jeu. Chariton prévient : « la Fortune présida à un dénouement non conforme à l'intention, elle suscita le début de plus importantes affaires » (4, 5, 3).

Bien que, dans l'immédiat, les difficultés affectent Mithridate, la défaite finale attend Dionysios, devenu calomniateur, tel un Athénien caricatural, par l'effet d'un « savant » arrangement de la Providence divine. Comme, à Priène, après le départ d'Hygin, « les esclaves ..., qui ont de l'or à volonté, se jettent dans la débauche », ce luxe d'étrangers attire la « curiosité (περιεργία) » et le soupçons des citoyens : « le stratège de la ville se rendit donc à l'auberge » (4, 5, 3–5). Interrogés, les esclaves lui déclarèrent ce qui était pour eux la vérité concernant l'or et la parure dont ils étaient porteurs : « c'étaient des cadeaux que Mithridate de Carie envoyait à Dionysios, et il montrèrent les missives. Le stratège envoya le tout, avec les serviteurs, à Dionysios » (4, 5, 5/6). Ce personnage homonyme de l'un des sept Sages, Bias de Priène,⁷⁵ renvoie au terme σοφός. Son nom souligne que pour Chariton la notion de sophisme, loin d'avoir une connotation péjorative, se rattache au savoir des anciens Sages. Il est spécifié ensuite, quand Dionysios lit son message expliquant la saisie des lettres et des

⁷⁴ Arist. Poét. 11, 1452b 6/7, et 16, 1454b 32/33, cite « le message épistolaire » d'Iphigénie comme un mode exemplaire de reconnaissance.

⁷⁵ Cf. Hdt. 1, 27 ; 170 ; Plut. Banquet des sept sages.

cadeaux (4, 5, 7) ; il est répété ultérieurement, durant le procès à Babylone, en prélude au succès de Mithridate et de Chairéas, alors qu'avec une ironie inconsciente Dionysios invoque « la Fortune » du Roi et la « providence des autres dieux » (5, 6, 8). L'action de ce « stratège (στρατηγός) » équivaut, sans qu'il le comprenne, à ce que sont chez Euripide, outre le « savant (σοφόν) » projet d'Hélène (Hél. 1049), les « sophismes (σοφίσμασι) » d'Iphigénie tirant parti des malheurs d'Oreste (I. T. 1029 – 1032). Mais il incarne un « stratagème (στρατήγημα) » divin.

L'évidence d'un dessein de la Providence divine est renforcée par le parallélisme des événements touchant Mithridate et Dionysios.

De même que la « beuverie (πότος) » d'un festin a permis à Mithridate d'informer complètement Chairéas au sujet de Callirhoé (4, 3, 7/8), c'est « au cours de la beuverie (συμπόσιον) » d'un banquet offert à ses concitoyens les plus éminents que Dionysios⁷⁶ reçoit l'envoi de Bias (4, 5, 7). Et tandis que Chairéas, déjà presque touché à mort en voyant le portrait de Callirhoé dans le temple d'Aphrodite sur le domaine de Dionysios (3, 6, 3), a, par ses reproches, transformé le banquet de Mithridate « en une triste histoire (σκυθρωπήν ὑπόθεσιν) », Dionysios, en lisant les premiers mots de la lettre de Chairéas, est comme touché à mort (4, 5, 9);⁷⁷ « la beuverie prit donc fin tristement (σκυθρωπῶς) – on s'imaginait une attaque d'apoplexie – » (4, 5, 10). Mais le parallélisme prend le sens d'un contraste. Alors que Chairéas ne doute pas de la réalité qui lui est dite, Dionysios doute de celle qui est écrite dans les lettres qu'il lit et relit : « Il ne croyait pas que Chairéas était vivant ... ; il supposait un motif d'adultère de la part de Mithridate voulant séduire Callirhoé par l'espoir de Chairéas » (4, 5, 10). Au « stratège » qui semble ruiner l'entreprise de Mithridate correspond donc un dignitaire favorable à Dionysios, qui personnifie l'ironie de la « Fortune » du Roi : Pharnace, le satrape de Lydie et d'Ionie. Effectuant alors « opportunément »⁷⁸ un voyage à Milet (4, 6, 1), il assure la mutation de Dionysios en un calomniateur. Dionysios sollicite l'aide de cet « ami » : « Viens à mon secours ainsi qu'au tien. Mithridate, le plus vil des hommes, envieux (φθονῶν) de toi, complotte contre mon mariage, alors qu'il a été mon hôte ; il a envoyé une lettre adultère, avec de l'or, à mon épouse » (4, 6, 1). Pharnace écrit une lettre à Artaxer-

⁷⁶ Cette scène contient une allusion au Banquet de Xénophon, car lors de cette « beuverie brillante » où, « déjà l'aulos résonnait et faisait entendre sa mélodie à travers le chant » (4, 5, 7), arrive le message qui est le prélude, non aux noces de Dionysos et d'Ariane, mais à la séparation de Dionysios et de Callirhoé. Quant au festin donné par Mithridate, il est peut-être une référence à la pédagogie des banquets exposée par l'Athénien dans les Lois de Platon (1, 637d sqq.).

⁷⁷ La même citation de Il. 21, 114 est utilisée dans les deux situations.

⁷⁸ Κατὰ καιρόν.

xès, où, reprenant le grief de Dionysios contre Mithridate – la séduction de l'épouse d'un hôte –, il invoque la raison d'Etat : « Si l'illégalité d'un satrape est blâmable, celle-ci l'est particulièrement. Dionysios est le plus puissant des Ioniens et la beauté de son épouse est célèbre, de sorte que l'outrage ne saurait rester caché » (4, 6, 4). Le Roi demande donc à Pharnace de lui « envoyer Dionysios de Milet », en « convoquant aussi l'épouse » ; et il écrit à Mithridate qu'il « vienne (se) défendre d'avoir comploté contre le mariage de Dionysios » (4, 6, 8).

Ce procès futur fournit par lui-même matière à parallélisme et à contraste. Mithridate, « stupéfait ... de la calomnie (δισβολή) », apprend, au retour d'Hygin, « ce qui s'est passé concernant les serviteurs » (4, 7, 1). Il opte finalement pour la défense judiciaire, confiant, surtout, dans ses moyens de démonstration : « Peut-être le Roi aura-t-il pitié de mon innocence ; ... et au procès, j'aurai avec moi Chairéas et Polycharme non seulement comme défenseurs, mais comme témoins » (4, 7, 4). « C'était là l'expédition numéro un (ἔνα) que l'Amour expédiait de Carie ; il en expédiait une autre (ἄλλον) d'Ionie », indique Chariton en une antithèse significative de l'avenir (4, 7, 5). À la rapidité du voyage de Mithridate (5, 2, 1), s'oppose la lenteur de celui de Dionysios, retardé en particulier par l'hommage des dignitaires et des foules qu'attire la réputation de la beauté de Callirhoé (4, 7, 6 ; 5, 1, 8). Cela « rendait Dionysios plus pusillanime » (4, 7, 6) : « Tout lui faisait peur ..., si bien qu'il regrettait d'avoir trop précipitamment révélé l'affaire à Pharnace » (4, 7, 7).⁷⁹

Le retournement de situation est aussi annoncé par l'écho que crée Chariton entre la pensée maintenant nourrie par Dionysios et l'avertissement de Mithridate à Chairéas, en Carie, au lendemain de leur rencontre:⁸⁰ « En homme cultivé, Dionysios songeait que l'Amour est ami des nouveautés » (4, 7, 6).

(-) Mithridate, metteur en scène d'une apparition surnaturelle

Dès son arrivée à Babylone, Mithridate demande à être reçu par le Roi « pour se dégager de la calomnie (δισβολήν) d'un Grec » ; mais « le Roi veut ... qu'il soit jugé en présence de Dionysios » (5, 2, 2/3). Ce délai permet à Mithridate de bien préparer sa défense. Il organise la mise en scène d'une péripétie théâtrale inspirée d'Euripide, mais adaptée, où ses diverses considérations sur la réalité, prises faussement pour des « sophismes », préluderont à l'imitation d'une apparition surnaturelle. Il informe Chairéas de la situation, et lui demande son concours : « Ta missive, celle que tu as écrite à ton épouse, Dionysios affirme que c'est moi qui l'ai écrite et il présume détenir là une preuve d'adultère, car il

⁷⁹ Cf. aussi 5, 2, 9 ; 6, 2, 5.

⁸⁰ 4, 4, 5 : cité supra, p. 74. Un autre jeu d'écho formel est créé entre cette fausse interrogation de Mithridate et le propos de Théron concernant la mauvaise réputation des Athéniens (1, 11, 6 : cité supra, p. 60).

est persuadé que tu es mort. Qu'il en soit donc persuadé jusqu'au procès, afin que ton apparition soit soudaine ! ... Reste caché ; aie la constance de ne pas voir Callirhoé, de ne pas t'informer d'elle » (5, 2, 3/4). En outre, en attendant le jour du procès, Mithridate « feignait de craindre et faisait appel à des assistants oratoires, pour que, par l'effet de l'inattendu, sa défense fût rendue plus éclatante (λαμπροτέραν) » (5, 4, 3).⁸¹

Le renversement de la funeste situation causée à Syracuse par la curiosité perverse de Chairéas est ainsi programmé. La reprise des thématiques le préfigure. Mithridate, en tant que metteur en scène de la dénégation d'une calomnie, est l'antithèse de ceux qui ont « créé » et « organisé la scène » rendant crédible la « calomnie » de Callirhoé, le tyran d'Agrigente et son agent (1, 4);⁸² et Chairéas, acceptant à contre-cœur le rôle imposé par Mithridate et se reprochant de « supporter sa tyrannie en pusillanime ami de la vie (φιλόζωος) » (5, 2, 5), est l'envers de Théron qui, en sortant de son silence en mer, s'est voué au pire des châtements (3, 3, 16).⁸³

Dionysios est en plein aveuglement. Il prononce un discours où, aux accusations calomnieuses contre Mithridate (5, 6, 1–10), s'ajoutent le comique de certitudes illusoire et une ironie inconsciemment tournée contre lui-même. Accusant Mithridate d'avoir « inventé l'astuce (τέχνην) d'une intrigue » de séduction contre Callirhoé, il désigne en lui un « acteur » démasqué par la Providence divine, c'est-à-dire l'équivalent de Théron : « Il a tenu le rôle (ὕπεκρίνατο) du premier mari de Callirhoé ..., et il a fabriqué (πλάσας) des missives au nom de ce dernier ... Mais ta Fortune, Roi, lui attribua sa valeur réelle,⁸⁴ et la providence (πρόνοια) des autres dieux a mis au jour ces missives » (5, 6, 7/8). Dans sa péroraison, Dionysios résume ainsi les termes du procès : « Il faut, de deux choses l'une, ou que Chairéas soit vivant, ou que Mithridate soit convaincu d'adultère ... Que Mithridate démontre que Chairéas est vivant, et qu'il soit acquitté ! » (5, 6, 9/10). Se voulant ironique envers Mithridate, Dionysios l'est, en réalité, à l'égard de lui-même.

Mithridate commence par un discours qui exploite tout l'art de l'éloquence judiciaire. Après la dénonciation véhémement du grief lancé par ce « Grec qui a combiné avec roublardise (πανούργως) des calomnies mensongères (ψευδεῖς διαβολάς) » contre lui (5, 7, 1), il réfute la validité de la plainte en adultère de deux points de vue juridiques, celui du statut de Callirhoé, et celui du fondement de l'accusation. Il conteste que Callirhoé ait été « épousée légalement » par

⁸¹ Cf. aussi 5, 4, 7.

⁸² Cf. supra, p. 58.

⁸³ Cf. supra, p. 61.

⁸⁴ Ma traduction, qui diffère de celle de Molinié, choisit l'autre interprétation possible du texte du ms, qu'il signale en note.

Dionysios : « Il l'a acquise sur le marché où elle était en vente. Or la loi sur l'adultère ne s'applique pas aux esclaves » (5, 7, 3). Comme l'aventure de Callirhoé, « achetée » alors qu'elle « était libre » de naissance permet, en retour, d'incriminer gravement Dionysios, Mithridate anticipe cette objection, pour répliquer : « Tu es donc un esclavagiste, et non pas un mari » (5, 7, 4). Supposant, néanmoins, qu'il s'agisse d'un mariage, il démontre la vanité de l'accusation : « Sa plainte ne porte pas sur un adultère passé, mais futur ; et ne pouvant citer un fait, il lit des écrits sans valeur. Or les lois sanctionnent les actes » (5, 7, 5/6). Il n'évoque, ensuite, l'erreur sur l'accusé qui, logiquement, aurait dû être Chairéas, l'auteur de la lettre invoquée, qu'afin de ridiculiser, en la pastichant, l'obstinée conviction de Dionysios : « Mais Chairéas est mort, et c'est toi qui, avec le nom d'un cadavre, as séduit mon épouse ! » (5, 7, 6). Usant, enfin, d'une franchise condescendante, Mithridate somme Dionysios de renoncer à sa plainte.⁸⁵ « C'est ton intérêt ... Si tu persistes, tu le regretteras ; tu porteras suffrage contre toi-même. Je te le prédis, tu perdras Callirhoé. Et ce n'est pas en moi, mais en toi que le Roi découvrira un adultère » (5, 7, 7). La réponse de Dionysios est un défi : « Tu ne me tromperas pas avec tes sophismes (σοφίσματα) et tes menaces persuasives ; jamais on ne découvrira en Dionysios un sycophante » (5, 7, 9).

Cette provocation agit comme le déclenchement d'un mécanisme scénique. Mithridate l'actionne virtuellement par sa parole : « Comme sous l'effet d'une inspiration divine, il dit : 'Dieux qui régnent au ciel et sous terre, secourez un homme de bien ... victime d'un sycophante. Accordez-moi, ne serait-ce que pour le procès, Chairéas. Apparais, ô bon génie (δαίμον ἀγαθὸς) : ta Callirhoé t'appelle' ... Tandis qu'il parlait encore – c'est ainsi que cela avait été réglé –, Chairéas s'avança en personne » (5, 7, 10; 8, 1). À sa vue, Callirhoé reprend, en les prononçant sous la forme d'un constat, les premiers mots de la lettre de Chairéas, précédemment cités et attribués par Dionysios à « l'acteur » Mithridate (5, 6, 10) : Χαίρεας : « Chairéas, tu es vivant ! (Χαίρεας ζῆς) » (5, 8, 1).

La situation de Dionysios à Babylone devant le tribunal du « roi des rois » (4, 6, 3) est dès lors analogue à celle des Athéniens décriés et redoutés par Théron : soupçonneux, curieux et amateurs de procès, des sycophantes qui en appellent tout de suite à l'Aréopage (1, 11, 6/7). De fait, selon Hérodote, tous les Ioniens, à l'exception des gens d'Ephèse et de Colophon, sont originaires d'Athènes (Hdt. 1, 147).⁸⁶

⁸⁵ En se déclarant son « ami et hôte » (5, 7, 7), il retourne le reproche que lui a adressé Dionysios d'avoir trahi « un hôte et un ami » (5, 6, 2).

⁸⁶ Cf. aussi Hdt. 5, 97, le discours d'Aristagoras de Milet aux Athéniens dont il demande l'alliance, en 498, lors de la révolte de l'Ionie contre le grand Roi : « Les Milésiens sont

Le romancier sollicite aussitôt l'admiration de ses lecteurs pour cet épisode de sa narration : « Qui pourrait décrire dignement l'allure que prit alors le tribunal ? Quel poète a jamais porté à la scène une fable aussi paradoxale ? On se serait cru au théâtre » (5, 8, 2).⁸⁷

L'éloquence de Mithridate est en effet, dans sa seconde phase, inspirée du théâtre d'Euripide, dans lequel l'intervention divine est un moyen typique de résolution des dénouements et des situations désespérées, ainsi que l'a reconnu, dès l'origine, la critique.⁸⁸ La « fable » d'Euripide à laquelle Chariton se réfère le plus directement est l'Hélène.

Le personnage d'Hélène est expressément mentionné lors de l'entrée de Callirhoé au tribunal (5, 5, 9). L'admiration qu'elle suscite est comparée à celle que « le divin poète » représente, avant le duel entre Ménélas et Pâris,⁸⁹ chez les vieillards troyens aux « sages discours », lorsqu'ils voient Hélène monter sur le rempart (Il. 3, 145–158).⁹⁰ Mais, dans le roman, Aphrodite n'est pas la déesse de la discorde.⁹¹ Dans l'Iliade, alors qu'Iris « a mis au cœur d'Hélène le doux désir de son premier mari, de sa ville, de ses parents » (Il. 3, 139/140), au terme du duel, c'est Pâris qui est soustrait à la mort par Aphrodite (Il. 3, 361–382). À l'inverse, comme dans l'Hélène d'Euripide, Callirhoé retrouve son premier mari qu'elle croyait mort. La succession des citations de l'Iliade, pour la description du tribunal, puis pour l'entrée de Callirhoé, avec inversion de l'ordre originel (5, 4, 6 = Il. 4, 1 ; 5, 5, 9 = Il. 3, 146),⁹² et adjonction en second lieu d'une citation de l'Odyssée (5, 5, 9 = Od. 1, 366 ; 18, 213), tend donc à suggérer que, désormais, Aphrodite assume en vue d'un grand dessein de concorde et de justice les ruses relevant d'Athéna, déesse du savoir et des arts.⁹³

des colons des Athéniens » ; et Hdt. 8, 4, 4 : « Quand les Athéniens eurent pour chef Ion fils de Xouthos, ils prirent de lui le nom d'Ioniens ».

⁸⁷ La sensation de spectacle est en outre rendue, à la fin, à travers le sentiment des « auditeurs » qui y assistent « non sans plaisir » (5, 8, 6).

⁸⁸ Cf. Plat. Crat. 425d ; Arist. Poét. 15, 1454b 1.

⁸⁹ Cf. Il. 3, 136–138, Iris à Hélène : « On t'appellera l'épouse de celui qui sera vainqueur ».

⁹⁰ Les termes cités sont en Il. 3, 150/151.

⁹¹ Elle ne le devient que par l'effet d'une colère temporaire, pour faire mériter sa concorde : cf. 1, 1, 16, le rôle du « démon rancunier », et 8, 1, 2/3, la fin de la colère d'Aphrodite (et Laplace, REG 93 [1980], 120). Sur Aphrodite et la Concorde dans le roman et à Aphrodisias, cf. aussi J. Alvares, « Chariton's erotic history », *AJPh* 118 (1997), 619/620 (avec les références).

⁹² Pour la première citation, cf. *infra*, p. 82.

⁹³ Pour une allusion au rôle artificieux d'Athéna dans l'Iliade : *infra*, p. 82. Sur Athéna, déesse du savoir, des arts et des artifices dans l'Odyssée : Od. 6, 229–235 ; 13, 287–438 ; 16, 166–210. C'est Dionysios, et non Mithridate, qui ressemblera à un prétendant dupé et vaincu (cf. Laplace, REG 93 [1980], 117). Son mariage avec Callirhoé dans « le sanc-

Dans le jeu dramatique de Mithridate d'une connivence avec le divin, l'assimilation de Chairéas à un « bon génie » (5, 7, 10 : *δαίμον ἀγαθός*), qui fait écho à la déploration de Callirhoé près de l'Euphrate – « On m'arrache même de ton tombeau, Chairéas. Qui pourra t'apporter des libations, bon génie (*δαίμον ἀγαθός*) ? » (5, 1, 7) – rappelle, dans l'Hélène d'Euripide, l'exclamation de l'héroïne précédant, près du tombeau de Protée, la reconnaissance des deux époux : « Ô dieux ! Car un dieu existe aussi dans le fait de reconnaître des proches » (Hél. 560). L'altercation verbale qui, remplaçant « la guerre, habituelle ... dans toutes les rivalités amoureuses », s'ensuit aussitôt entre Chairéas et Dionysios (5, 8, 4/5), est imitée de la stichomythie de la fin de l'Hélène (1628–1638),⁹⁴ où Théoclymène, frustré de ses noces avec Hélène,⁹⁵ se querelle avec le fidèle Serviteur de celle dont le silence a favorisé les retrouvailles entre les deux Lacédémoniens. Et de même que Ménélas avait menacé d'affronter « en un combat » Théoclymène, si Hélène lui était arrachée (Hél. 975–979), Chairéas et Dionysios, « sans le scrupule dû au Roi, en seraient venus aux mains » (5, 8, 4).

Cet échec de Dionysios face à Mithridate transpose aussi, à propos d'Aphrodite et de l'Amour qui a animé la « curiosité » de Dionysios, et avec lequel il a vainement tenté de « philosopher »,⁹⁶ une thématique des Bacchantes d'Euripide. Dans cette pièce, Dionysos exerce sa vengeance parce que l'on prétend que l'affirmation de sa naissance divine n'est due qu'aux « sophismes de Cadmos » (Bacch. 30).⁹⁷ Pour une conséquence dépourvue de tragique, au procès, Dionysios tient le rôle non de Dionysos, mais de l'ignorant Penthée. La paronymie fait ressortir le décalage et accroît l'ironie comique du retournement de situation en faveur de Mithridate.

En effet, au terme du duel verbal, ce qui avait été prédit par Mithridate se produit : « Adultère ! » lance finalement Chairéas à Dionysios (5, 8, 5).

Pour Mithridate, initiateur et acteur de ce spectacle, c'est le succès total. « Car il s'était brillamment défendu (*λαμπρῶς γὰρ ἀπελογήσατο*) » (5, 8, 6). Le Roi annonce ainsi publiquement le verdict : « J'acquitte Mithridate : qu'il s'en retourne demain, après avoir reçu des cadeaux, dans la satrapie qui est son apanage » (5, 8, 8). Mithridate « reçut les cadeaux ..., et dès l'aube, partit pour la Carie, avec plus d'éclat (*λαμπρότερος*) qu'auparavant » (5, 8, 10).

La mention de la Carie, dans ce procès dont l'enjeu était pour Mithridate la perte ou la confirmation de sa satrapie, est d'autant plus importante que le narra-

taire de la Concorde » (3, 2, 16) est un artifice d'Aphrodite préparant le nouvel ordre du monde.

⁹⁴ Cf. Laplace, REG 93 (1980), 98.

⁹⁵ Cf. Hél. 1423–1440.

⁹⁶ Cf. supra, p. 68.

⁹⁷ Cf. aussi Bacch. 655/656, le quiproquo concernant le terme σοφός.

teur de son succès est lui-même un habitant de la Carie, Chariton d'Aphrodisias.⁹⁸

Cette mise en valeur de la Carie est rehaussée d'une référence légendaire, puisque le procès est indirectement assimilé à une ruse d'Athéna au profit de l'Asie. La session du tribunal est représentée, à travers une citation de l'Iliade, comme une confrontation entre l'Asie et la Grèce : « Au milieu est installé le fauteuil royal et, de part et d'autre, ceux des fidèles qui, par leur rang et leur excellence, se trouvent être les chefs des chefs ..., de sorte qu'à cette assemblée on pourrait appliquer ces belles paroles : 'Assis auprès de Zeus, les dieux tenaient conseil' » (5, 4, 5/6 = Il. 4, 1). Or, dans l'Iliade, ce vers apparaît lorsque Zeus va consentir à ce qu'une ruse d'Athéna fasse en sorte qu'en l'absence d'Achille, « les Troyens dominent les Achéens superbes » (Il. 4, 7sqq.). Le débat judiciaire transpose donc cet épisode légendaire. Mithridate a la faveur de tous les satrapes de l'empire, à l'exception de celui d'Ionie et de Lydie, car « il était originaire de Bactres⁹⁹ et s'était installé ultérieurement en Carie » (5, 4, 1). Il est opposé à Dionysios qui, lui, se présente « dans l'attitude d'un Grec, revêtu d'un habit milésien » (5, 4, 7).

(IV.) La Carie dans les débats littéraires

L'éloquence de Mithridate est celle d'un Carien qui est, en outre, issu de l'intérieur de l'empire d'Asie. Cela est significatif de l'esthétique défendue et illustrée par Chariton. Car la Carie est dans la critique littéraire le symbole d'une rhétorique décriée, en particulier par les Atticistes. Denys d'Halicarnasse, au début de ses Opuscules rhétoriques, vilipende la rhétorique qui s'est développée depuis la mort d'Alexandre de Macédoine aux dépens de « l'ancienne rhétorique », et l'a presque supplantée : une rhétorique « insupportable d'insolence théâtrale (*ἀναιδεία θεατρικῆ*), dit-il, ... qui, surnoise et bernant l'ignorance des foules, non seulement résidait plus que l'autre dans l'abondance, le luxe, la beauté, mais s'attachait les honneurs et les présidences dans les cités ... La Muse attique, ancienne et autochtone, a pris des allures d'exclue ..., tandis que l'autre, arrivée d'hier ou d'avant-hier des fins fonds de l'Asie, une Mysienne, ou une Phrygienne, ou bien une méchante chose Carienne, prétendait diriger les

⁹⁸ Cf. aussi l'alternance des noms Athénagoras et Mithridate dans une *nobilissima familia* d'Aphrodisias aux I^{er} et II^e s. p. C. : C. P. Jones (1992), 162. Le parallèle entre le personnage fictif et l'auteur-narrateur est en outre renforcée par leur commune fréquentation du centre de l'empire perse, c'est-à-dire de l'Asie. Il est précisé que Mithridate « était originaire de Bactres » (5, 4, 1). Et la connaissance, par Chariton, des entretiens privés du grand Roi, de ceux, notamment avec l'eunuque Artaxate à propos de Callirhoé (6, 3 ; 4, 7/8), suppose une familiarité avec Artaxate (cf. Laplace, RhM 140 [1997], 46, n. 23).

⁹⁹ Cf. 5, 1, 7 : « Bactres et Suse » sont associées comme sièges du pouvoir perse.

cités » (Op. rhét. 1, 1, 3–7). L'éloquence de Carie est aussi réprouvée par les théoriciens latins. « La Carie, la Phrygie et la Mysie, parce qu'elles ont le moins de finesse et d'élégance, se sont donné un type de style approprié à leurs oreilles, opulent et comme adipeux », écrit Cicéron (Or. 8, 25). Selon Quintilien, qui se réfère à Cicéron, ce style est en outre inapproprié à l'éloquence judiciaire en ce qu'il s'apparente à un spectacle musical (11, 3, 58). Toutefois, Cicéron n'apprécie guère Lysias qui est, au contraire, pour Denys, « le parfait modèle de langue attique » (Op. rhét. 2, 2, 1), et « le plus convaincant de tous les orateurs » (Op. rhét. 2, 10). « Que Lysias parle attique ..., soit, concède Cicéron – qui, en effet, pourrait le nier ? –, pourvu que le sens donné à ce qui est attique en Lysias, ce ne soit pas qu'il est ténu et sans ornement ... Parler avec ornementation, avec majesté, avec abondance, il faut que ce soit une qualité des Attiques, ou que ni Eschine ni Démosthène ne soient Attiques ! » (Or. 9, 29). Et Quintilien déclare : « Ils me semblent se tromper grandement ceux qui tiennent pour seuls Attiques les orateurs au style ténu et transparent.¹⁰⁰ ... Qui sera cet Attique ? Lysias, soit ; car il est le modèle auquel s'attachent les partisans de ce type de dénomination ... Je voudrais pourtant demander si Isocrate a parlé attique ... Et Eschine ? ... Et Démosthène enfin ? ... Ne se plaît-il pas aux figures ? À l'aide de la prosopopée ne prête-t-il pas une voix aux réalités muettes ? ... Et Platon lui-même, l'appellerons-nous Asianiste (Asianum), alors que, le plus souvent, c'est aux chantes animés d'un souffle divin qu'il faut le comparer ? » (12, 10, 20–24). Néanmoins, le préjugé ethnique apparaît chez Quintilien : « La division entre Attiques et Asianistes est ancienne, dit-il ... La différence des styles me paraît provenir du naturel des orateurs et des auditeurs, car le peuple d'Asie, par ailleurs porté à l'emphase et à la jactance, s'enfle aussi dans l'éloquence d'une assez vaine pompe » (12, 10, 16/17). À travers l'habileté, l'invention et l'éloquence de Mithridate, Chariton réfute, quant à l'esthétique de la parole, le préjugé ethnique, en faisant de cet Asiatique, satrape de Carie, le brillant héritier d'un poète dramatique de la cité d'Athéna.

Mithridate atteint par les mots à l'excellence à laquelle parviendra, à la fin de ses aventures, Chairéas, lorsqu'il se sera montré digne d'Hermocrate. Lorsque Chairéas est de retour à Syracuse, Hermocrate désigne en effet les succès militaires de son gendre comme « la fin éclatante (*λαμπρόν*) » de ses aventures (8, 7, 4).

L'homonymie de l'adversaire judiciaire de Mithridate avec Dionysios de Milet, orateur connu du temps d'Hadrien qui lui confia au moins deux « satrapies »

¹⁰⁰ Cf. aussi 10, 2, 17 : « Ceux qui sont dépourvus de raffinement et de traits se prennent pour des Attiques » ; de même 12, 10, 14/15.

(procuratèles),¹⁰¹ a été signalée avec hésitation.¹⁰² Cela supposerait que le roman eût été écrit au plus tôt à l'époque d'Hadrien. Or cette datation n'est pas prouvée.¹⁰³ En outre, il est douteux que la fiction, qui, pour des personnages de l'histoire lointaine, procède à des compléments, des modifications, des transferts, des dédoublements, mette en scène un contemporain sans le présenter sous un autre nom. Enfin, si tel était le cas, l'orateur honoré par Hadrien figurerait difficilement l'antithèse de l'éloquence illustrée par Mithridate, puisque, dans la *Vie des sophistes* de Philostrate, son éloquence est caractérisée par des traits qui montrent en lui un admirateur de Gorgias et d'Eschine plus que de Lysias (V. soph. 1,20,2 ; 1,22). Il est donc préférable d'admettre une homonymie fortuite avec Dionysios de Milet, due à la banalité du nom.¹⁰⁴

En revanche, il est permis de supposer sous le nom de Dionysios une allusion humoristique ou ironique au critique de l'époque augustéenne, Dionysios (Denys) d'Halicarnasse qui, bien qu'originaire de Carie, avilit ses compatriotes et décide de la validité des styles d'éloquence tel un juge suprême défendant l'épouse légitime. Car, à Babylone, le fondement litigieux du mariage de l'Ionien Dionysios¹⁰⁵ est brillamment mis en évidence par l'éloquence théâtrale d'un Carien originaire d'Asie. Cette interprétation s'appuie, en outre, sur un indice structurel. La transposition dédoublée du tyran d'Agrigente Théron en deux personnages romanesques aux actions contraires, l'une de mort, l'autre de résurrection, est certainement un schéma éclairant, invitant à comprendre l'opposition entre le satrape de Carie et Dionysios comme une mise en scène ironique des contradictions de Denys d'Halicarnasse, le Carien dénigreur des Cariens.

¹⁰¹ Sur ce personnage réel : Dion Cassius (Xiphilin), 69,3 ; Philostrate, V. soph. 1,20,2 ; 1,22 ; et S. Follet, in R. Goulet (éd.), *DPh A II*, Paris (1994), 866–869 ; B. Puech, *Orateurs et sophistes grecs dans les inscriptions d'époque impériale*, Paris 2002, 229–232.

¹⁰² C. P. Jones, « La personnalité de Chariton », in M.-F. Baslez-Ph. Hoffmann-M. Trédé (éds), *Le monde du roman grec*, Paris 1992, 161–164.

¹⁰³ Sur les difficultés d'une datation cf. par ex. C. Ruiz-Montero, « Aspects of the vocabulary of Chariton of Aphrodisias », *CQ* 41 (1991), 489 : « Mere terminological coincidence with another author does not necessarily indicate chronological simultaneity : Chariton coincides more with Plutarch than with Dio of Prusa, and both are contemporaries ».

¹⁰⁴ À l'époque d'Hadrien, cette homonymie a peut-être aiguë la jalousie d'un rival, secrétaire impérial, Celer (sans doute Caninius Celer, maître de Marc Aurèle et de Lucius Verus) ; car, selon Philostrate (V. soph. 1,22,3), ce dernier rédigea sous le faux nom de Dionysios, en vue de provoquer sa disgrâce, un ouvrage concernant l'amour d'Araspas pour Panthéia (pour l'influence du récit de Xénophon relatif à ces personnages sur le roman de Chariton, cf. Laplace, loc. cit. *RhM* 1997, 65–67).

¹⁰⁵ Dans la réalité historique, c'est un Dorien, un Syracusain nommé Dionysios qui fut l'époux de la fille d'Hermocrate : Plut. *Dion* 3, 1 ; Diod. *Sic. Bibl. hist.* 13, 112 ; et Hunter, loc. cit. *ANRW* 2,34,2 (1994), 1056/1057. Mais, maltraitée par les Syracusains hostiles à son époux, elle se suicida.

L'anathème prononcé par le critique littéraire est ici fictivement retourné contre lui.¹⁰⁶

Le roman de Chariton évoque un moment historique que les Athéniens des V^e–IV^e s. a. C. ont eux-mêmes considéré comme décisif : la fin de la suprématie de leur cité. Cette conviction, exprimée chez Thucydide (7, 56, 2 ; 66, 2 ; 87, 5/6),¹⁰⁷ est signifiée par Platon à travers l'interruption de la trilogie annoncée des discours de Timée, Critias et Hermocrate:¹⁰⁸ le savoir politique d'Hermocrate serait déplacé « en ce jour de sacrifice à la déesse » Athéna (Tim. 26e). Chariton invente précisément à partir de ce personnage. Mais le dieu « demiurge » du Timée prépare un nouvel ordre politique. Il a reçu un nouveau visage. Il est un avatar d'Aphrodite, une Intelligence divine volontiers rusée.¹⁰⁹ Aussi capable de vengeance qu'Aphrodite dans l'Hippolyte d'Euripide ou Dionysos dans les Bacchantes, il est également d'un secours providentiel, comme la puissance divine dans l'Iphigénie en Tauride et l'Hélène. Il ressemble aux puissances divines dont l'Athénien des Lois de Platon détaille les volontés et les exigences, en composant en prose le « drame » le plus véridique. Ces influences manifestes de Platon et d'Euripide sur Chariton laissent penser que la représentation d'Athènes affaiblie, humiliée, pauvre, comporte une certaine ironie de la part du romancier, qu'elle équivaut dans l'ordre militaire à l'image que les Atticistes donnent de la cité quand ils réduisent son art littéraire au style simple et plat dont Lysias est le modèle. La préparation du nouvel ordre du monde est marqué à la fois par l'éclat de la victoire militaire de Chairéas et par l'éclat de l'éloquence de Mithridate. Bien plus, l'éclat militaire n'eût pas existé sans l'éclat de l'éloquence. Le petit-fils d'Hermocrate aura dans son héritage cette double illustration par les mots et par les armes.¹¹⁰ C'est sans doute ce que

¹⁰⁶ Mais c'est à l'historien Denys d'Halicarnasse, autant qu'à Hérodote et Thucydide, que Chariton emprunte l'incipit de son roman, car, comme lui (Ant. Rom. 1, 8, 4), il se présente à la première personne : cf. Laplace RhM 140 (1997), 41. Pour une autre thématique commune, liée au personnage de Callirhoé : Ead., Le roman d'Achille Tatios, Bern-Berlin-Frankfurt am Main 2007, 45, n. 77.

¹⁰⁷ Cité par C. Connors, « Chariton's Syracuse and its histories of empire », Ancient Narrative. Supplementum 1 (2002), 16.

¹⁰⁸ Pour cette annonce : Plat. Tim. 20a–c ; Crit. 108a–c. Sur l'inachèvement intentionnel du Critias et l'absence de l'Hermocrate : M. Laplace, « Le 'Critias' de Platon, ou l'ellipse d'une épopée », Hermes 112 (1984), 378–382 ; Ead., « Les deux discours panégyriques du Timée et du Critias : la perfection de l'ordre de l'univers et la Mémoire altérée de l'Athènes idéale », Φιλοσοφία 30 (2000), 95.

¹⁰⁹ Sur Aphrodite, déesse trompeuse, cf. par ex. Hés. Théog. 205 ; Eur. Hél. 1103. Pour l'Amour, cf. supra, p. 73.

¹¹⁰ Cf. Denys Hal. Ant. Rom. 1, 2, 1 : C'est l'hégémonie exercée par Rome qui « a montré au monde les actions les plus éclatantes (λαμπροτάτας) dans la paix comme à la guerre ».

signifie, dans les paroles de Callirhoé évoquant l'avenir de son fils, la mention, avant Cyrus, modèle du gouvernant dans la *Cyropédie* de Xénophon, et fondateur de l'un des premiers empires répertoriés par l'historiographie et la rhétorique,¹¹¹ de « Zéthos et Amphion » (2, 9, 5). Car le débat, célèbre dans l'Antiquité, que l'Antiope d'Euripide met en scène entre Zéthos et Amphion, oppose les deux modes de vie, Zéthos prônant les audaces et la conquête (Fr 9 Jouan-Van Looy = 185 Kannicht), Amphion louant le savoir et les arts du loisir. « C'est le jugement d'un homme, dit Amphion, qui fait les cités bien gouvernées ..., et pour la guerre aussi, sa force est grande. Car le savoir (σοφόν) d'une seule décision triomphe d'une multitude de bras » (Fr 22 Jouan-Van Looy = 200 Kannicht).¹¹² À la figure mythique d'Amphion, correspond, durant le temps de l'intrigue, l'importance des personnages qui, par leur pensée et leur parole, préparent, à travers des péripéties, le destin du fils de Callirhoé-Aphrodite. L'agencement de leurs interventions, ordonné par la Providence divine, est un hommage à des écrivains athéniens dont la gloire transcende les vicissitudes militaires et politiques, et aussi la médisance implicite des Atticistes.

Marcelle Laplace
60 rue Cambronne
75015 Paris

¹¹¹ Cf. Polybe, *Hist.* 1, 2, 1/2 ; Denys Hal. *Ant. Rom.* 1, 2, 2 ; et V. Fromentin, Denys d'Halicarnasse. *Antiquités Romaines*, t. I, C.U.F., Paris 1998, p. 221, n. 4 de p. 78, avec les références bibliographiques ; sur ce lieu commun jusqu'à Aelius Aristide, cf. aussi G. Kaibel, « Dionysios von Halikarnass und die Sophistik », *Hermes* 20 (1885), 497–513.

¹¹² Sur la célébrité de ce débat, cf. Cic. *De inv.* 1, 50, 94 ; *Rhét. à Hérenn.* 2, 27, 43 ; et pour la bibliographie : F. Jouan-H. Van Looy, *Euripide*, t. 8, I^{re} partie, Paris 1998, 229.